

BULLETIN DE DOCUMENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

2^e PARTIE

ANALYSES D'OUVRAGES ET D'ARTICLES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

PRÉPARÉES PAR

LA DIRECTION DES BIBLIOTHÈQUES DE FRANCE

I. LES DOCUMENTS

PRODUCTION ET REPRODUCTION

565. — BARKER (R. E.). — Le Livre dans le monde, étude sur le commerce international du livre. — Paris, Unesco, 1957. — 27 cm., 115 p., tabl., graph. en coul. h.-t.

L'organisation de l'industrie du livre. — Production, importation et exportation. — Les barrières commerciales. — Moyens et prix de transports. — Le droit d'auteur en matière de livres. — Les langues et l'alphabétisation. — Les bibliothèques et les échanges de livres. — Tels sont les titres des chapitres de l'ouvrage de M. Barker, secrétaire adjoint de la « Publishers association » (Royaume-Uni), auquel l'Unesco a fait appel.

Le dernier chapitre n'apportera rien aux bibliothécaires qu'ils ne connaissent déjà. Mais l'étude comparée à laquelle M. Barker s'est livré sera, à plus d'un titre, instructive. Il serait toutefois dangereux d'isoler du contexte les tableaux statistiques car les règles d'établissement des statistiques, officielles ou non, utilisées par l'auteur sont loin d'être unifiées, malgré les efforts de l'Unesco.

Bornons-nous à quelques remarques de détail. Si M. Barker a jugé, à juste titre, fallacieux de donner le nombre des éditeurs dans les différents pays, « car dans ce nombre figurent maints commerçants qui ne doivent pas être considérés comme des éditeurs au sens professionnel du terme », pourquoi a-t-il publié sous le numéro 1 un tableau du commerce de la librairie? Je reconnais que M. Barker avait observé que, « en raison des différences de niveau professionnel dans le commerce de détail des livres, on ne peut se fonder de façon certaine sur cette comparaison pour juger de l'étendue des services offerts au public en matière de librairie ». Le chiffre donné pour la France est de 3.535; or d'après le Cercle de la librairie, il existe, en fait, environ 4.000 à 5.000 libraires en compte avec des éditeurs à l'heure actuelle. Que signifie, en outre, « le nombre d'habitants par librairie »? Seule une répartition géographique de la vente du livre, comme celle qui avait été établie par le Comité d'organisation du livre, en France, pour la période 1940-1944, nous paraît utile.

Dans le tableau 5 sur la production approximative des livres dans les différents pays évaluée d'après le nombre d'exemplaires, la France figure pour cent millions d'exemplaires. D'après la *Monographie de l'édition* publiée en supplément de la *Bibliographie de la France*, n° 4, 27 janvier 1956, n° 7, 17 février 1956, la production de l'édition française en nombre d'exemplaires est de l'ordre de cent soixante millions de volumes.

D'après l'*Écho de la presse* du 30 décembre 1953, M. Barker avait rappelé que « le montant

moyen par année et par habitant des sommes dépensées pour l'achat des livres entre 1946 et 1953 s'établissait comme suit (en francs français) : États-Unis d'Amérique 2.500; Royaume-Uni 1.000; Belgique 250; République fédérale d'Allemagne 80; France 50; Espagne 45; Italie 40». Ces chiffres ont été contestés par le Syndicat des éditeurs français. En 1955, le montant moyen par habitant pour la France serait, au moins, de 1.000 francs. La France, depuis 1946, se maintient pratiquement au deuxième rang de la consommation du livre par habitant, derrière les États-Unis et ex æquo avec le Royaume-Uni.

Le lecteur français pourra se référer pour la France à la *Monographie de l'édition* que nous avons citée plus haut et aux statistiques publiées régulièrement par le Cercle de la librairie dans la *Chronique de la Bibliographie de la France*; celle relative au commerce extérieur (année 1956) a paru dans le numéro du 8 mars 1957, la statistique de la production intellectuelle (année 1956) a paru dans le numéro du 1^{er} février 1957.

Paul POINDRON.

566. — FRATTAROLO (Renzo). — Tipografi e librai, ebrei e no, nel Napoletano alla fine del secolo. — Firenze, Sansoni, 1956. — 25 cm, 24 p., fac-sim. — (Biblioteca degli eruditi e dei bibliofili... XXIII).

Le rôle joué par les imprimeurs juifs en Italie s'explique par la tolérance dont ils bénéficiaient, principalement à la cour des rois d'Aragon, et il est tout à fait significatif que sur les 113 incunables en langue hébraïque recensés par Cecil Roth, 93 aient vu le jour dans la Péninsule.

M. Frattarolo, cependant, lorsqu'il s'étonne que le plus ancien connu — un Commentaire de la Torah, du Rabbi Salomon ben Izchak, publié à Reggio de Calabre en 1475 — n'ait apparu que dix ans après l'introduction de l'imprimerie à Rome, il paraît oublier que de tels ouvrages s'adressaient à un public relativement restreint et il aurait pu souligner, au contraire, combien une date aussi reculée était remarquable.

Après Reggio, l'auteur mentionne les officines de Naples où des imprimeurs, la plupart originaires d'Allemagne, publièrent aussi des livres en latin et en grec, puis les ateliers moins importants de Monopoli, en Pouille, et d'Ortona dans les Abruzzes.

S'autorisant de nombreux documents d'archives, il révèle enfin l'activité des libraires juifs qui se livraient à un commerce intensif d'exportation, les livres imprimés ayant été exemptés de droits de douane par Ferdinand I^{er}, tandis que Francesco del Tупpo, le célèbre éditeur de l'Ésope, introduisait à Naples les productions de ses confrères étrangers. Ces mouvements d'échanges eurent certainement un rôle essentiel dans la diffusion de la culture.

Les planches qui accompagnent cet intéressant article permettent de constater la singulière identité de style qui existe entre l'illustration de l'Ésope et certaines bordures de livres hébraïques publiés à la même époque.

Robert BRUN.

567. — NASH (Ray). — Printing as an art. — Boston, published for the Society of printers by Harvard University press Cambridge, 1955. — 23,5 cm, xiv-141 p., 64 pl.

Pour commémorer son cinquantième anniversaire, la « Society of printers » de Boston, qui compte parmi ses membres plusieurs éminents spécialistes de l'imprimerie américaine,

a confié à l'un d'eux, M. Ray Nash, professeur au collège de Dartmouth, le soin d'écrire son histoire et d'établir son catalogue.

Printing as an art montre comment l'imprimerie bostonienne s'est peu à peu acheminée vers l'art du livre, et comment la « Society of printers », étape décisive de cette évolution, répond au propos qu'elle s'est fixé : « The study and advancement of the art of printing ».

L'imprimeur colonial qui cumulait les fonctions d'imprimeur et d'éditeur n'avait pas de visées esthétiques et se considérait plutôt comme un homme de lettres. John Foster (1659-1681), sans doute le premier imprimeur installé à Boston, et ses successeurs du XVIII^e siècle portaient peu d'intérêt à l'élégance de la typographie et voyaient généralement en l'illustration l'unique moyen d'embellir un livre. Les associations d'imprimeurs constituées au lendemain de la révolution américaine et dont la première apparut à Boston en 1805, avaient surtout des buts économiques, sociaux ou philanthropiques, bien que leurs efforts aient parfois marqué un certain désir d'amélioration technique et qu'en 1824, à Boston même, la « Franklin typographical society » ait su mettre l'imprimerie en honneur dans une plaquette consacrée à Franklin. Si l'« Anthology society » éditait alors une revue mensuelle de littérature et fondait une bibliothèque dont procède l'illustre « Boston Athenaeum », l'orientation de cette société ne lui laissa guère affecter que l'élément intellectuel du livre. La révolution industrielle, pendant laquelle le génie américain appliqua à la fabrication du livre les découvertes scientifiques, donna à l'imprimerie un essor avant tout commercial. A Boston, elle favorisa l'installation de deux fonderies de caractères : « Boston Type Foundry » (1817) et « New England Type Foundry » (1824) sans améliorer la qualité artistique de l'imprimerie.

Mais au milieu du XIX^e siècle, à partir des collectionneurs George Ticknor et William Hickling Prescott, qui aimait ses livres presque comme ses enfants, un nouveau mouvement typographique se manifesta. Soutenue par l'intérêt de ces bibliophiles, l'« University press » de Cambridge imprime alors des livres soigneusement exécutés où apparaissent des fontes intéressantes : en 1849, le caractère « Scotch-face », que le fondeur Samuel Nelson Dickinson avait dessiné à Boston et fait graver et fondre en Écosse par Alexander Wilson and son ; en 1859, un caslon ancien importé d'Angleterre. Henry O. Houghton qui, en 1852, crée à Cambridge la « Riverside press », renommée jusqu'en Angleterre, connaît les pièces maîtresses de l'imprimerie européenne : il est censé avoir acheté à Londres, en 1864, les caractères appelés alors « English Copper-plate », baptisés ensuite « Martin Brimmer » par Bruce Rogers et « Mountjoye » par Updike, puis finalement identifiés par Stanley Morison en 1926 — sur un spécimen de la Bibliothèque nationale — comme étant ceux du célèbre fondeur anglais John Bell. (Cette version, remarque M. Ray Nash, est impuissante à expliquer l'apparition du même caractère, dès 1858, dans un catalogue imprimé par la Riverside press.)

Les figures de John Wilson et de son fils, venus de Glasgow et tous deux imprimeurs à l'Université de Harvard, celle de l'éditeur Carl H. Heintzemann (1854-1908), qui fut une part même du climat intellectuel de Boston, celles de Charles Eliot Norton (1827-1908), ami intime de John Ruskin, et celle de Arthur B. Turnure, fondateur de l'« Art Age press », où fut imprimé l'*Art year Book* 1884, sur papier à la main, avec de nombreux exemples de procédés graphiques, sont parmi les plus marquantes de la ville, à un moment où sont fondés le « Museum of Fine Arts », la « Boston Public library » et la « Boston Symphony ». Clubs et revues sont les nouvelles manifestations de l'esthétique contemporaine : le « Club

of odd volumes », notamment, fondé en 1887, étudie les arts dans leur rapport avec la fabrication du livre. A partir de 1891, Henry Lewis Johnson édite *The Engraver and printer*, magazine mensuel consacré au progrès de l'illustration, où le concept d'art, appliqué à l'imprimerie, fait un pas en avant.

L'influence de William Morris est perçue à Boston, moins d'un an après la parution du premier livre imprimé à la « Kelmscott Press », dans la revue *The Knight errant* (1892) que publient R.A. Cram, B.C. Goodhue, H. Copeland, F.H. Day et F.W. Lee et qui mêle à des textes littéraires des considérations typographiques. Bientôt Daniel Berkeley Updike, qui a commencé sa carrière en 1880 à la « Riverside press », fonde, en 1893, sa propre imprimerie, la « Merrymount press », tandis que Bruce Rogers arrive à Boston et s'installe à la « Riverside press » où il réalisera de 1900 à 1912 les plus beaux livres américains. Le Bostonien Will H. Bradley donne son nom au caractère fondu par « The American type founders » et la première exposition de « Arts and Crafts », en 1896, réserve au livre une part importante.

Cependant, à l'aube du xx^e siècle, l'« art nouveau » fait place à des goûts plus classiques. Updike et Rogers se tournent vers Alde et Tory; H.L. Johnson lance, avec l'appui de William Dana Orcutt et de l'Université de Cambridge, une nouvelle revue spécialement consacrée à l'imprimerie, *The Printing Art* (1903), qui contient des démonstrations techniques (encre et papier) et des articles de fond. Celle-ci annonce bientôt, sous l'égide de la bibliothèque de Boston, une série de lectures publiques concernant l'histoire et l'art de l'imprimerie. L'enthousiasme suscité par ces conférences permet à une organisation stable de se constituer. C'est ainsi qu'en février 1905 est fondée la « Society of printers », dont le Comité directeur comprend neuf membres, parmi lesquels les cinq promoteurs de l'association : Carl Heintzemann, Henry Lewis Johnson, William Dana Orcutt, Bruce Rogers et Daniel Berkeley Updike. Les statuts de la société, établis à ce moment et révisés par la suite en 1916 et en 1924, prévoient le renouvellement annuel du Comité directeur et du bureau, l'admission de 70 membres résidents, de membres non résidents et de membres honoraires. Pendant ses premières années vécues dans une atmosphère exceptionnellement favorable, la société s'est entourée non seulement d'artistes attirés par l'estampe et de bibliophiles érudits, mais aussi de techniciens de l'imprimerie qui ont trouvé là un terrain d'entente. Le revival de Morris avait montré aux artistes que l'imprimerie leur offrait un champ de décoration très propice. Un nouveau thème, fréquemment développé dans les pages de *The Printing Art*, s'imposait maintenant : celui du dessinateur jouant sur le plan de l'imprimerie un rôle comparable à celui de l'architecte dans l'édifice; l'imprimeur doit savoir qu'il peut s'exprimer à travers l'auteur. C'est ce que Bruce Rogers, William Addison Dwiggins ou Carl Purington Rollins, tous membres de la société, ont compris.

Depuis sa fondation, la « Society of printers » a montré sa vitalité par une série de travaux et de manifestations culturelles. Dès le début, elle a établi des contacts étroits avec la « Boston public library », puis en 1924, avec la « Massachusetts normal art school ». Elle a été à l'origine des cours d'imprimerie donnés à Harvard par D.B. Updike entre 1910 et 1914, auxquels la préparation du fondamental *Printing types* est redevable; elle a favorisé la fondation de l'« American Institute of graphic arts de New-York » (1914), que H. L. Johnson patronna. L'association a participé à des expositions organisées par la « Boston Public library » ou l'« American Institute of graphic arts » (Fifty Books); elle en a réalisé elle-même d'autres (Deuxième centenaire de la naissance de Franklin,

1906; C. P. Rollins, 1949). Charles Eliot Norton, Theodore Low de Vinne, l'imprimeur new-yorkais Walter Gilliss et le doyen de « Harvard Graduate school of Business administration », Edwin F. Gay, furent au nombre de ses membres honoraires. Parmi les 24 opuscules édités par ses soins, certains sont à signaler pour leur particulière réussite : *Le Giambattista Bodoni*, de T. M. Cleland, *The Caslon Crowd* de C. P. Rollins, les plaquettes consacrées à W. D. Orcutt et à C. P. Rollins, le *Miscellany* de 1945. A ceux-ci, il faut ajouter plus d'une trentaine de bilboquets, invitations aux réunions, Keepsakes ou souvenirs, imprimés avec un soin extrême. Par ailleurs, la société a stimulé ou encouragé plusieurs études qu'elle n'a pas elle-même publiées comme la bibliographie choisie de O. Fleischner sur l'imprimerie, ou le *Baskerville* de J. H. Benton. Cependant, certains de ses projets, tels le travail de Dwiggins sur les ornements de Caslon, ou la monographie consacrée à Heintzemann, n'ont pas encore abouti.

Le meilleur de son activité tient dans ses réunions qui ont lieu cinq ou six fois par an, et dont la formule (dîner rapide suivi d'une causerie, ou d'une visite) semble avoir rencontré un succès durable. Non seulement s'y est fait entendre la voix des historiens et des dessinateurs américains dont les travaux sont bien connus, entre autres D.B. Updike, G.P. Winship, P. A. Bennett, W. A. Dwiggins, F. W. Goudy, B. Rogers, F. Warde, L. Bernhard, R. Ruzicka, etc..., mais encore ont été conviés à s'y exprimer des spécialistes anglais et allemands renommés tels que A. W. Pollard, J. Wardrop, E. P. Goldschmidt, J. C. Cobden-Sanderson, fondateur de la Doves press, H. Mardersteig, directeur de l'Officina Bodoni, W. Gropius, le célèbre fondateur du Bauhaus, etc...

Le livre de M. Ray Nash est tout à l'honneur de la « Society of printers » dont il était en 1955, sous la présidence de M. Rollo G. Silver, la dernière publication. Dessiné par Bruce Rogers avec sous-titres en gothique et encadrements de filets rouges, il est typique d'un style que l'exposition « l'Art du livre aux États-Unis au XX^e siècle », présentée en 1955 à la Bibliothèque nationale, nous a rendu familier. Il met en évidence la quête incessante du nouveau Monde vers un idéal typographique. Des contacts répétés entre spécialistes et amateurs éclairés, historiens et professionnels, tels qu'en établit la « Society of printers » ne peuvent manquer de rendre fructueuse une pareille démarche.

Jeanne VEYRIN-FORRER.

TRAITEMENT ET CONSERVATION

568. — (In : *Library Trends*, R. W. G. Vail, issue Editor. Vol. 5, n° 3, Jan. 1957).

L'École de bibliothécaires de l'Université d'Illinois qui publie cette revue a eu l'heureuse idée de consacrer un numéro spécial aux divers problèmes que posent aux bibliothèques l'acquisition, le classement, le catalogage et la conservation des documents manuscrits de toute nature. C'est à dessein, et le titre donné à ce recueil d'articles le souligne bien, que les questions relatives aux « archives » proprement dites ont été traitées en même temps que celles qui concernent plus particulièrement les bibliothèques. Ce rapprochement se justifie aux États-Unis plus que partout ailleurs, car la très grande majorité des « manuscrits » conservés dans les bibliothèques américaines sont de date très récente et sont constitués surtout de correspondances, de papiers d'affaires, de notes, de comptes, etc... alors

que les « livres manuscrits » qui forment une partie importante des fonds anciens des grandes bibliothèques européennes y sont infiniment plus rares.

Les points de vue de nos collègues américains reflètent tout naturellement cet état de choses et, si leur optique peut souvent paraître différente de la nôtre, c'est qu'à la vérité elle ne s'applique pas exactement aux mêmes objets. En revanche, lorsque les problèmes peuvent se trouver posés dans des termes identiques, nous constatons que les solutions préconisées par les collaborateurs de *Library Trends* (tous membres chevronnés de leur profession) sont le plus souvent celles que l'on applique traditionnellement en Europe, dans les grands dépôts de manuscrits.

Il est bien entendu impossible de rendre compte ici, article par article, de tous les sujets étudiés dans cet intéressant recueil, où tout paraît tellement digne d'être cité ou discuté. Nous nous contenterons donc de nous arrêter un instant sur deux études qui posent l'une et l'autre des problèmes importants et même d'une actualité assez brûlante sur le plan de notre profession.

M. Paul S. Dunkin a consacré son article au catalogage des manuscrits. Il y expose une doctrine très différente de celle généralement suivie en Europe où certaines de ses positions ne manqueraient pas d'étonner. Il soutient en effet que la « notice détaillée » d'un manuscrit (il emploie, semble-t-il, le mot de « manuscrit » pour désigner tantôt un « volume manuscrit », tantôt un « document manuscrit » isolé) exigerait de ceux qui auraient à la rédiger tant de connaissances non plus seulement techniques, mais scientifiques, tant de soins et tant de temps qu'il convient d'y renoncer définitivement, au profit, non pas même du « catalogue sommaire », mais de l'instrument bibliographique qu'il appelle « finding-list », c'est-à-dire une sorte de table sommaire destinée à orienter le lecteur qui cherche un auteur, un titre, ou un sujet définis. Sans vouloir souligner ici tout ce qu'il y a d'humiliant pour notre profession à la voir ravalée au rang d'une simple technique (du reste assez rudimentaire) et définitivement coupée de tout ce qui constitue la recherche érudite, abandonnée aux seuls universitaires (et cela même en des domaines où ceux-ci ne sont pas spécialement entraînés ni formés pour la mener à bien), nous sommes assez inquiets sur les conséquences qu'entraînerait vite, pour les lecteurs eux-mêmes, la généralisation d'un tel système.

Certes, s'il ne devait s'appliquer qu'au traitement des manuscrits modernes (encore que ceux-ci soient fatalement appelés à devenir « anciens » dans quelques centaines d'années!) et aux collections de documents d'archives, il pourrait à la rigueur être admis sans trop de risques, à défaut du temps et du personnel nécessaires pour en suivre un meilleur. Mais il nous semble dangereux, et surtout chimérique, contrairement à ce que pense M. Dunkin, lorsqu'il s'applique à des « livres manuscrits » anciens, qu'ils soient écrits en latin, en grec, ou en n'importe quelle autre langue, et particulièrement en des langues orientales (M. Dunkin ne semble du reste pas avoir envisagé ce dernier cas).

La distinction que fait M. Dunkin entre les lecteurs qui cherchent avant tout des textes précis (« text-seekers ») et ceux (relégués par lui dans les « minority groups ») qui se spécialisent dans l'histoire de l'art, la paléographie, l'héraldique, les techniques du livre, etc., est non seulement artificielle mais tout à fait illusoire. Qu'est-ce donc au juste que « chercher des textes » dans des manuscrits anciens? M. Dunkin pense-t-il sérieusement que pour orienter le lecteur dans la masse des traités anonymes ou d'attribution incertaine qui pullulent au Moyen âge, il suffira jamais d'une simple fiche de titre ou même d'une « fiche-matière »? C'est, somme toute, selon ces principes que l'on a jadis rédigé les anciens cata-

logues des manuscrits de la Bibliothèque du Roi (lesquels, pour l'époque, représentaient le fruit d'un immense travail scientifique, et non, comme on pourrait le croire à tort, une simple compilation de noms et de titres recopiés avec soin sur la première page d'un volume!) : nous pensons néanmoins que les « text-seekers » d'aujourd'hui sont les premiers à les trouver insuffisants. Pourquoi donc? Simplement parce que la science a progressé depuis le XVIII^e siècle. Et c'est bien là une preuve supplémentaire qu'il faut considérer le catalogue des manuscrits, de quelque manière qu'on le traite, comme une tâche essentiellement scientifique.

Il faut encore penser que moins le lecteur est entraîné aux disciplines de l'érudition, plus il lui faut des catalogues détaillés. Tel éminent paléographe n'aura guère besoin que le catalogue assigne une date ou une origine à tel manuscrit célèbre qu'il connaît mieux que personne; en revanche l'éditeur commercial, ou le journaliste qui, pour des raisons d'eux connues, souhaitent examiner un livre d'heures flamand du xv^e siècle plutôt qu'un livre d'heures méridional du xiv^e siècle, exigeront à bon droit que les catalogues leur évitent tout mécompte sur ce point. Or, pour faire figurer dans un catalogue, si sommaire soit-il, et même dans un « finding-list », les précisions sans lesquelles il deviendrait inutile ou trompeur, il aura fallu, de toute nécessité, que l'auteur de la notice se soit livré préalablement à un travail de recherche, d'identification, de datation, etc. qui peut dans certains cas être fort long. Quoi qu'on fasse, on ne parviendra jamais à traiter bibliographiquement les manuscrits, même contemporains, au même rythme et selon les mêmes méthodes que les imprimés. Ce que M. Dunkin propose comme un idéal, et comme le dernier et inéluctable aboutissement d'une évolution bienfaisante, nous semble donc plutôt un retour à un empirisme anti-scientifique, abandonné dans la mesure du possible par tous les grands établissements européens qui en ont depuis longtemps constaté l'insuffisance.

Nous avons été particulièrement frappés, par ailleurs, de constater en lisant l'article de M. Howard Peckham, directeur de la « William L. Clement's Library » à l'Université de Michigan (*Policies regarding the use of Mss*, p. 361) que certains de nos collègues américains ont maintenant pris conscience des graves inconvénients que présentent pour les collections de manuscrits un trop grand libéralisme dans les communications et l'usage excessif de certaines techniques de reproduction photographique. A vrai dire les opinions de M. Peckham seraient sans doute jugées rétrogrades par beaucoup de ses compatriotes s'ils les rencontraient, sous la plume de bibliothécaires européens, et ce n'est pas là le moindre intérêt. Il souligne en particulier que si la pratique de plus en plus courante de microfilmer les documents originaux que possèdent les bibliothèques est tout à fait recommandable lorsqu'il s'agit de faciliter ainsi les travaux scientifiques d'un érudit ou d'un étudiant déterminé, elle risque vite de devenir un abus, et même une véritable spoliation lorsque, sous prétexte de « library-cooperation » et de « democracy in letters », un établissement sollicite d'un autre la reproduction sur microfilm de toute une série de manuscrits, voire de fonds entiers. Une telle opération aboutit en somme à déplacer d'un point à un autre le centre normal des recherches qui peuvent se poursuivre sur un sujet donné, et en multipliant à plusieurs exemplaires des documents souvent encore inédits, elle provoque une dispersion des efforts et trop souvent un fâcheux double emploi. De plus, rappelle M. Peckham, bien des bibliothèques ont dû déboursier des sommes souvent considérables pour se procurer des documents originaux. Ne se laisseront-elles pas un jour de « payer ainsi pour les autres qui préfèrent se constituer à moindres frais des collections de

microfilms, et ne finiront-elles pas par les imiter, ce qui aboutira à la longue à l'abandon de tout effort d'acquisition »? L'auteur de l'article conseille avec une verte franchise aux établissements amateurs du bien d'autrui, sous forme de microfilms systématiquement rassemblés, de concentrer leurs efforts sur l'achat de matériaux originaux encore dispersés de droite et de gauche, plutôt que de s'offrir « a soporific satisfaction with film copies of material that is already available to scholars ».

Il y aurait bien d'autres questions à aborder si l'on voulait rendre compte de façon exhaustive de tous les problèmes traités dans ce numéro dont M. R. W. G. Vail a assuré la préparation. Nous pensons cependant avoir suffisamment abusé de l'espace qui nous est accordé, et conseillons à tous ceux de nos collègues que le « traitement » des manuscrits peut intéresser, de se procurer un recueil dont, à l'heure actuelle, il n'existe pas, croyons-nous, d'équivalent en France.

Marcel THOMAS.

DIFFUSION

569. — LUTHER (Wilhelm). — Der Deutsche Leihverkehr seit 1931. (In : *Zeitschrift für Bibliothekswesen und Bibliographie*. Jahrg. 3, 1956, Heft 4, pp. 271-289.)

En Allemagne, le problème du prêt est à l'ordre du jour aussi bien en ce qui concerne les bibliothèques d'études que celles de lecture publique. Lorsqu'en avril 1946 Georg Leyh, après avoir lancé un questionnaire général, a constaté que 10 millions de livres avaient été détruits par fait de guerre, il était nécessaire de réorganiser sur une grande échelle le prêt entre bibliothèques. Le règlement du 1^{er} janvier 1931, qui avait déjà remplacé celui du 25 février 1924, ne suffisait plus aux besoins nouveaux. A tous les congrès nationaux des bibliothécaires allemands, depuis 1948, la question du prêt était inscrite au premier plan.

Dans la zone de l'Allemagne de l'Ouest, les frais d'envois occasionnés par le prêt ont été fixés comme suit : la bibliothèque qui prête se charge des frais d'envoi à l'aller et celle qui emprunte, de ceux du retour des livres. Cette dernière peut récupérer une partie des frais moyennant les droits payés par l'emprunteur (0.20 DM pour un imprimé, 1 DM pour un manuscrit).

La Bibliothèque d'État de Berlin se charge des prêts de la zone Est et celle de Marbourg de la zone Ouest. Dans les six régions créées, une seule bibliothèque par ville est chargée du prêt à l'extérieur. Grâce aux catalogues collectifs de ces régions et grâce à la publication en 1953 d'une liste dactylographiée par vedettes-matières des spécialités des différentes bibliothèques, il est maintenant relativement facile de savoir où se trouve un livre recherché.

Dans la zone Est, le prêt est organisé sur une large échelle depuis 1945 entre toutes les catégories de bibliothèques, sans désignation d'une bibliothèque prêteuse par ville. Dans les cinq régions, cinq bibliothèques centrales, correspondant aux différents « Länders », s'occupent des cas de prêts n'ayant pu trouver de solution d'envois directs entre bibliothèques. Le service de renseignements généraux est installé dans la Bibliothèque d'État de Berlin, mais dix bibliothèques universitaires s'occupent de leur propre région. Contrairement aux usages de la zone Ouest, le prêt ne se fait qu'entre bibliothèques de toutes catégories, mais jamais à un emprunteur individuel. Celui-ci peut consulter les livres envoyés dans la bibliothèque ou les emprunter d'après le règlement en vigueur. Le 6 juillet

1955, le nouveau règlement du prêt a été fixé. Chaque citoyen a le droit d'exiger le prêt d'un livre, et si celui-ci est introuvable, les bibliothèques ordinairement exclues du prêt ont le devoir de mettre l'ouvrage à la disposition du lecteur.

M. Luther termine son exposé par des considérations d'améliorations à apporter aux conditions de prêt en analysant toutes les questions dans leurs détails. Il pense que surtout les catalogues collectifs à créer dans toutes les régions apporteraient une amélioration considérable aux services de prêt. Mais c'est seulement au moment où les bibliothèques arriveront à prêter leurs livres gratuitement que la solution nationale sera trouvée.

Jenny DELSAUX.

570. — MAGIDSON (S.). — Kak my znakomim čitatelej s bibliografičeskimi posobijami (Comment nous faisons connaître à nos lecteurs des répertoires bibliographiques). (In : *Bibliotekar'*. N° 3, mars 1956, pp. 22-24.)

L'U.R.S.S. connaît un extraordinaire essor dans le domaine de la production bibliographique et ceci surtout en bibliographies spécialisées. Il n'est pas un auteur, une discipline ou un métier qui ne se voit pourvu d'un guide bibliographique. Mais leur pénétration dans la masse des lecteurs ne suit pas le rythme de leur production. De l'aveu de l'auteur, il est souvent bien difficile d'expliquer aux lecteurs d'une bibliothèque de lecture publique le maniement d'une bibliographie. Il est par conséquent très intéressant de signaler l'expérience faite depuis 1954 à la Bibliothèque Herzen de Moscou dans le domaine de la diffusion de l'information bibliographique. Elle organise à cet effet des réunions bimensuelles de bibliothécaires qui prennent eux-mêmes connaissance de nouvelles acquisitions bibliographiques et décident à quel groupe de lecteurs elles vont être proposées et ceci en fonction du niveau culturel, de la profession, de l'intérêt, etc... Sous le titre « Livres traitant des livres », une exposition permanente de répertoires bibliographiques se tient à proximité du bureau de prêt et offre aux lecteurs des guides sur les sciences sociales, naturelles, la technique, les belles-lettres. Les bibliographies figurent également à la place d'honneur parmi les nouvelles acquisitions ainsi que dans toute exposition temporaire. Le rôle du bibliothécaire ne se limite pas uniquement au choix, mais il lui appartient également d'expliquer aux lecteurs la structure du répertoire et son emploi. Les effets commencent déjà à se faire sentir. Le prêt est passé de 310 exemplaires en 1954 à 640 en 1955. Un bulletin est mis à la disposition des lecteurs où ils peuvent consigner leurs impressions sur les bibliographies consultées. Il est superflu d'insister sur l'intérêt que présente pour la lecture publique une telle initiative.

Ida FOREST.

571. — Theoretische Konferenz zu Fragen der Ausleihe in der allgemeinbildenden Bibliothek, 26-28 september 1956, in Berlin. Materialien, Referate und Berichte. — Berlin, Zentralinstitut für Bibliothekswesen, 1956. — 21 cm, 93 p.

Cette conférence réunissait en Allemagne de l'Est une centaine de bibliothécaires de toutes catégories et de nombreux invités des Républiques populaires ainsi qu'un hôte danois. Les questions de prêt ont fait l'objet de plusieurs communications. Mme Johanna Rittinghaus (*Die Ausleihe als Kernstück bibliothekarischer Arbeit*, pp. 23-37) examine les

rapports psychologiques et pédagogiques entre le lecteur et le bibliothécaire appliqués au prêt (*Leserkunde*) et expose ses idées théoriques sur l'influence que le prêt peut exercer sur la culture et la formation du lecteur, grâce à une activité consciente du bibliothécaire.

M. Günter de Bruyn (*Freihandausleihe*, pp. 37-50) s'occupe du prêt aux lecteurs qui ont libre accès aux rayons. Une analyse historique approfondie sur la valeur des bibliothèques « open shelves » introduit cet exposé. L'auteur analyse, comme le précédent, le rapport psychologique entre lecteur — livre — et bibliothécaire. Il constate que dans cette catégorie de bibliothèques, d'une part le bibliothécaire, libéré de toute activité technique dans le service de prêt, peut réserver son temps au contact direct avec le lecteur, et d'autre part celui-ci peut se passer complètement du bibliothécaire, ayant un contact direct avec tous les livres. M. Günter de Bruyn a observé que la transformation des bibliothèques en « open shelves » a partout eu pour résultat fort appréciable le nombre très accru, souvent doublé, des lecteurs entre 14 et 18 ans, si souvent perdus pour les bibliothèques pour adultes lorsqu'ils quittent les bibliothèques pour enfants. D'autre part, la disposition habile des livres présentés aux lecteurs incite ceux-ci dans bien des cas à emprunter moins de romans et plus de livres instructifs. L'auteur termine par la constatation que le libre accès aux rayons, bien organisé dans les bibliothèques de lecture publique, peut, et doit représenter une forme de prêt supérieure à celle du prêt ordinaire.

Dans ce même ordre d'idées, un autre supplément de 14 pages publié par le *Zentralblatt für Bibliothekswesen* sur le « Leseraktiv » examine le cas du lecteur « actif » qui s'intéresse à la vie de la bibliothèque, à l'amélioration de certains de ses services, se charge régulièrement de travaux faciles (déménagement de fonds, établissement de cartes de rappels pour le prêt, etc.), prend part à l'organisation d'expositions, de conférences, essaye de faire par tous les moyens la propagande pour la bibliothèque (affiches dans les grandes coopératives ouvrières, articles dans la presse, etc.) et forme ainsi un lien utile entre les représentants culturels officiels et la bibliothèque.

Ces deux brochures intéresseront les bibliothécaires français qui s'occupent des questions de psychologie du lecteur dans les bibliothèques de lecture publique.

Jenny DELSAUX.

CONSTRUCTION. ÉQUIPEMENT. OUTILLAGE.

572. — *Zeitschrift für Bibliothekswesen und Bibliographie...* — Jhrg. 3, Heft 3, 1956.

Ce numéro est presque entièrement consacré aux communications présentées aux Journées d'étude des bibliothécaires allemands (Berlin 1956) où furent discutés les problèmes posés par les salles de lecture dans les bibliothèques d'étude.

Dans un exposé d'ensemble, H. Tiemann (*Neue Lesesaalaufgaben in den wissenschaftlichen Universalbibliotheken*, pp. 171-186) estime que les solutions adoptées en Allemagne devraient présenter une conciliation entre les exigences des bibliothèques de type traditionnel et celles du Nouveau Monde. Partisan de l'« Universalbibliothek » — qui peut éviter un fâcheux « éclatement » de la bibliothèque encyclopédique de type traditionnel en bibliothèques spécialisées — l'auteur recommande l'adoption de solutions neuves. La grande salle de lecture existe encore à titre de survivance en Allemagne, alors que le principe en est abandonné aux États-Unis. Les bibliothèques américaines prennent

en considération : a) les formes de documents, b) les catégories d'usagers, par exemple les « undergraduates » qui ont leur salle avec les « required readings », c) les spécialisations proprement dites. Pour éviter la décentralisation par spécialités et réaliser l'« Universalbibliothek », en tenant compte des exigences des spécialistes, ce n'est pas à l'étranger qu'il faut chercher des solutions. Aucun changement radical ne s'impose selon l'auteur pour le bloc magasin, le service du prêt, le catalogue général à la disposition du public. Les salles réservées (professeurs) peuvent être maintenues, mais il y a lieu de prévoir le développement de « carrels » pour les chercheurs. En revanche, la salle générale se fractionnera en salles spécialisées. Les deux salles prévues à Hambourg après la guerre (sciences humaines et sciences exactes) même portées à trois (avec addition des sciences sociales) sont insuffisantes. Sans aller jusqu'à quatorze, comme à Leyde, on peut envisager six salles (généralités; linguistique et littérature; histoire, géographie et arts; philosophie, psychologie, théologie, pédagogie; droit, sciences commerciales et sciences sociales; mathématiques, sciences naturelles, techniques). L'équipement de ces salles ne doit pas s'apparenter à celui des bibliothèques d'instituts. Elles devront constituer un ensemble encyclopédique. Il est prévu à Hambourg, par exemple, un « pavillon de lecture » constitué par deux grandes salles superposées et reliées par un escalier permettant l'aménagement de six salles spécialisées et d'une salle de périodiques. Le pavillon formant éperon à deux entrées est au voisinage immédiat des magasins, du catalogue général et des services du prêt. 500 places sont prévues pour l'ensemble (70 par spécialité). Chaque salle mettrait à la libre disposition des lecteurs un vaste choix appelé à être fréquemment rajeuiné et portant sur la littérature « actuelle » très consultée et très commentée — soit 150.000 volumes environ pour l'ensemble (donc 25.000 par salle). Parmi les problèmes qui se posent, figurent le contrôle des entrées et sorties (deux surveillants sont prévus), l'établissement d'un prêt à *court terme*, etc. Il faut prévoir un surcroît de travail pour le personnel scientifique qui devra établir les catalogues particuliers des salles spéciales. Les questions de coût en personnel et en matériel demandent une sérieuse étude. Au surplus, il n'y a pas de solution unique et les bibliothèques universitaires moyennes peuvent encore s'accommoder de ce qui existe. Il est toutefois utile d'étudier dès maintenant la solution proposée.

G. Hofmann (*Lesesaalbibliotheken in den U.S.A.*, pp. 186-194) étudie certaines solutions américaines et apprécie le libéralisme à l'égard du lecteur des bibliothèques publiques et des bibliothèques universitaires en ce qui concerne « l'Openshelf » des premières et « l'Openstack » des secondes et l'aménagement de « carrels », mais l'auteur considère que toutes ces solutions ne sont pas également valables pour un établissement comme la « Bayerische Staatsbibliothek » et constate que la départementalisation excessive fait l'objet de réserves de la part des bibliothécaires américains eux-mêmes.

Rappelant le prestige traditionnel des bibliothèques italiennes et le rôle éminent qu'elles ont joué, notamment du xv^e au xviii^e siècle, J. Wieder (*Lesesaalerfahrungen an italienischen Bibliotheken*, pp. 194-205) constate que misère et grandeur vont souvent de pair. Les nouvelles conceptions de l'architecture italienne, souvent originales et bien comprises, n'ont guère l'occasion de s'exprimer dans le domaine des bibliothèques : les nouvelles constructions sont rares; la plupart des bibliothèques anciennes sont logées dans des cloîtres ou dans des palais. On a trouvé des solutions souvent ingénieuses (Marciana de Venise, Ambrosiana de Milan) et parfois très heureuses (Palazzo di Brera à Milan) où on a concilié les

salles baroques héritées du passé avec les exigences modernes du service public. Le souci de concilier les devoirs d'une mission culturelle traditionnelle avec la conception plus moderne de la bibliothéconomie apparaît dans la modernisation de la Vaticane exécutée sous Pie XI par le Cardinal Tisserant. Le poids des traditions se fait sentir dans la lenteur de la communication telle qu'elle est pratiquée dans les sept bibliothèques nationales : la conception aristocratique des salles réservées, la pauvreté des collections d'usuels mises à la disposition du public en sont des témoignages. La Bibliothèque nationale de Florence, installée dans ses nouveaux locaux en 1935, est un exemple typique de la solution italienne classique avec sa grande salle de lecture, ses six salles réservées, richement équipées en ouvrages de référence, et la « Sala del Rinascimento » aménagée sur la suggestion de Giovanni Papini. L'auteur rend hommage au dévouement des bibliothécaires de ces établissements extrêmement fréquentés mais pauvres en crédits et en personnel.

G. Liebers (*Baufragen bei neuen Lesesaalformen*, pp. 206-212) définit la nouvelle conception américaine de construction des bibliothèques qui rompt avec le système traditionnel de séparation en trois : magasins, services administratifs et services publics, et établit de nouveaux rapports entre livres et lecteurs en créant des « rayons ouverts » et des « surfaces de consultation » — conception illustrée par la bibliothèque de « Wayne University » à Détroit (800.000 ouvrages, 2.200 places). Sans aller jusqu'à ces solutions extrêmes, les projets allemands de construction appellent une révision des idées traditionnelles : disparition de l'escalier monumental, des toitures hautes; études serrées des liaisons, de la disposition des rayonnages d'accès libre, de l'éclairage, etc.

Paule SALVAN.

II. BIBLIOTHÈQUES ET ORGANISMES DE DOCUMENTATION

573. — BUSSE (Gisela von). — Die Bibliotheksarbeit der Deutschen Forschungsgemeinschaft. (In : *Zeitschrift für Bibliothekswesen und Bibliographie*. Jhrg 3, Heft 3, 1956, pp. 212-225.)

A propos de l'activité de la « Deutsche Forschungsgemeinschaft » et des suggestions qui sont faites à cet organisme par les chercheurs et les bibliothécaires, sont évoqués ici les problèmes essentiels des bibliothèques d'étude allemandes : acquisitions et répartition de la documentation étrangère, prêt interbibliothèques et développement des catalogues collectifs.

574. — BUTLER (Joan W.). — A Study in adolescent reading. (In : *The Library association record*. Vol. 58, n° 10, oct. 1956, pp. 387-389.)

A l'occasion de deux semaines d'études sur les bibliothèques de jeunes qui ont eu lieu à « North Western Polytechnic » en 1954 et 1956, les élèves bibliothécaires ont fait part de leur expérience personnelle. Ils ont constaté qu'ils avaient fort peu lu pendant leur adolescence et qu'ils avaient le même genre de livres, quel que fût le milieu ou leur formation. Les uns fréquentaient beaucoup les bibliothèques, les autres les connaissaient mal, mais tous suivaient les conseils de leurs professeurs ou de leurs amis, et lisaient surtout ce qu'ils avaient sous la main, ce qui les amenait à connaître sensiblement les mêmes ouvrages que leurs parents : livres romantiques (les *Misérables* pour la littérature française), vivants, attrayants par la couleur locale ou l'aventure. Parmi les auteurs modernes, ils avaient la

curiosité de connaître Huxley, Forster, Graham Greene, mais les aimaient moins que les « vieux » classiques. Ils cherchaient dans la lecture une consolation s'ils étaient malheureux, un stimulant pour l'action, des émotions, le pittoresque, l'héroïsme et un certain affinement de leur esprit. Ces remarques font ressortir l'importance du choix des livres et de l'accès au rayon pour les jeunes lecteurs, afin de les détourner si possible des magazines médiocres et des journaux à sensation, et montrent l'aide que peuvent leur apporter des bibliothécaires capables de comprendre leur mentalité très particulière et leur sensibilité.

Aline PUGET.

575. — EVANS (Evelyn J. A.). — The Development of public library services in the Gold Coast... — London, the Library association, 1956. — 22,5 cm, VII-32 p., pl. (Library association pamphlet, n° 14).

Dans la série des *Library association pamphlets* qui s'efforcent de mettre en lumière des expériences intéressantes en matière de lecture publique, Miss Evelyn J.A. Evans, directrice des services de bibliothèques de la Côte de l'Or, rend compte, avec le n° 14, de l'établissement de ces services dans ce pays. En 1935, la Côte de l'Or n'avait aucune bibliothèque; l'évêque d'Accra, John Aglionby, prêtait ses livres à quiconque le désirait; en 1944, le « British Council » se pencha sur le problème, ce qui contribua à la création, en 1949, d'un *Library board*; quelques années plus tard, grâce au fonds d'ouvrages du « British Council » et à la bibliothécaire que celui-ci mit à sa disposition, fut ouverte à Accra la première bibliothèque, « l'Aglionby library ». Très vite il devint nécessaire de prêter des ouvrages par poste à de grandes distances, d'établir le prêt par caisse de 50 volumes, d'organiser des bibliobus d'un modèle spécialement étudié pour ces régions tropicales et qui font des tournées variant de quatre jours à trois semaines, d'ouvrir des bibliothèques régionales (six existent à ce jour dont deux en territoires togolais), de construire deux ou trois bâtiments modernes répondant aux nécessités d'une bibliothèque dans ce climat. Pays sous-développé, la Côte de l'Or ne peut fournir le personnel nécessaire qui doit être recruté au Royaume-Uni, tandis que, grâce à l'aide de la « Carnegie corporation », un personnel indigène se forme en Angleterre ou aux États-Unis; en outre, on n'y trouve point de libraire, ni de relieur; les ouvrages en langue indigène font presque totalement défaut; quant aux lecteurs, la moitié d'entre eux sont des élèves de l'école primaire et, dans l'autre moitié, il n'y a guère d'adultes. Néanmoins, il s'agit là d'une réalisation remarquable et fort intéressante, car il est permis de penser que, dans dix ou vingt ans, devenus adultes, ces enfants qui auront pris goût à la lecture, continueront de fréquenter la bibliothèque.

Simone GALLIOT.

576. — SPEECKAERT (G. P.). — International institutions and international organization. A Select bibliography... — Brussels, 1956. — 22 cm, 116 p. (Union of international association).

Publiée avec le concours de l'Unesco et en collaboration avec la F.I.D., cette bibliographie sélective doit répondre aux demandes de renseignements relatives à la structure, au statut, etc... des institutions internationales et contribuer à leur développement. Elle est complétée par un index alphabétique d'auteurs personnes physiques et de collectivités-auteurs.

577. — SYDNEY (Edward). — Presidential adress (delivered at the Leas Cliff Hall, Folkestone, 18th Sept. 1956). (In : *The Library association record*. Vol 58, n° 10, oct. 1956, pp. 371-381.)

Bibliothécaire de la ville de Leyton, le président sortant de la « Library association » veut que le choix que l'on avait fait de sa personne soit un hommage rendu aux bibliothèques publiques de moyenne importance. Son discours est riche d'enseignements et de faits dont nous ne retiendrons à regret que les plus marquants. Son prédécesseur, Sir Philip Morris, avait terminé son message d'adieu par ces mots : « Pour chacun son livre ». De nombreuses réunions de bibliothécaires se sont efforcées de développer ce thème en recherchant les moyens d'adapter les bibliothèques existantes aux besoins actuels. Si les années comprises entre 1928 et 1936 ont vu le remarquable essor qui a fait l'admiration des étrangers, parce que l'on croyait au rôle social de la bibliothèque publique, malgré les difficultés économiques de cette époque, depuis la guerre des symptômes de crise apparaissaient. Un effort de modernisation doit fort heureusement être signalé sur quelques points du territoire (« Central library » de Plymouth ¹); mais il faut aller plus avant et faire face à la révolution qui se prépare sur le plan social et industriel.

L'économie de *plein emploi* annoncée dès 1930 par Lord Keynes entraîne un accroissement des loisirs à une époque où les procédés modernes d'information risquent de tenir éloignées de la bibliothèque certaines couches de la population. Il y avait en Angleterre, en 1956, 5.900.000 postes de télévision et 12 millions d'usagers, 24 millions de postes de radio. Ce qui représente une dépense de près de 420 millions de livres, chiffre supérieur de 4 millions de livres au montant du budget des bibliothèques publiques. Les voyages sur le continent et vers les dominions vont croissant, mais les Anglais lisent : 6 millions de journaux sont vendus journellement, 31 millions tous les dimanches, sans compter les 16 ou 17 millions d'illustrés qui sont achetés pendant la semaine. Quatre collections d'ouvrages accessibles à toutes les bourses, ont célébré dernièrement leurs noces d'or : Nelson « Classics » (1905), « World's Classics » (1901), repris par Oxford University Press en 1905, « Collin's Pocket Classics » (1903), « Dent's every man's library » (1906). Enfin, les « Penguin Books », extraordinaire succès de librairie, sont vendus à raison de 10 millions d'exemplaires par an, dont 5 millions d'ouvrages nouveaux qui sont recherchés par ce public cultivé qui se rencontre dans toutes les classes, à tous les âges, et représente un dixième de la population. M. Sydney voudrait attirer dans les bibliothèques ces lecteurs particulièrement intéressants.

Il affirme qu'il y a trop de romans dans les bibliothèques et pas assez de personnel pour suivre les lecteurs, les faire progresser dans leur choix. Il remarque, en signalant le danger, que 1.200 à 1.500 établissements industriels et firmes commerciales ont organisé des bibliothèques et offices de documentation, parfaitement adaptés à leurs besoins, ce qui prouve que l'effort fait par certaines bibliothèques publiques pour développer leurs sections commerciales et techniques a été insuffisant. La « Library Association » l'a bien compris lorsqu'elle a installé à la « Production Exhibition » de mai 1956, à Olympia, un stand qui a eu un grand succès. Ce besoin de services spécialisés est aussi mis en évidence par l'augmentation du nombre des membres de l'Aslib (334 individus ou collectivités en 1939, 1.887 en 1956) et des sections spécialisées des bibliothèques publiques (3.717 membres).

1. Voir : *The Library association record*. November 1956, pp. 427-431.

La solution est évidemment dans une étroite coopération à tous les stades de l'activité des bibliothèques et le président regrette avec S.P.L. Filon, que les excellents projets élaborés en 1948 n'aient pas été mis complètement en œuvre (Cf. *Bulletin des bibliothèques de France*, avril 1956, p. 320, n° 439). L'Écosse cependant s'est distinguée en la matière, avec le *Scottish library act* de mai 1955. Les ministères ont engagé des bibliothécaires qualifiés et le « Civil service », qui a apprécié leur travail, a relevé leurs traitements de façon très satisfaisante. Par contre, les écoles ont encore trop peu de bibliothécaires capables de se faire apprécier par les professeurs et les élèves. Des cours spéciaux ont été créés pour remédier à cette situation.

Le président insiste sur le rôle bienfaisant de l'Unesco en matière de lecture publique; il fait l'éloge de ses publications et de ses initiatives récentes, en particulier pour confier à l'Association des bibliothécaires anglais et à l'École de bibliothécaires de l'Université de Londres le soin de former ou de perfectionner les bibliothécaires de tous pays. Il se réjouit que des échanges soient établis entre le personnel spécialisé d'Angleterre, d'Amérique et des pays scandinaves, et que de nombreuses bourses américaines et anglaises (British Council) favorisent d'étroites relations culturelles; il termine en affirmant sa foi en la bibliothèque publique, qui peut et doit lutter contre les dangers de la standardisation à condition de savoir comprendre notre époque et de prévoir.

Aline PUGET.

578. — WILDEN-HART (M.). — The Library association prize¹ essay 1956. The librarian-technician or bookman? (In : *The Library association record*. Vol. 58, n° 10, Oct. 1956, pp. 382-387.)

On n'est point surpris que cet essai, rédigé avec un bel enthousiasme par une bibliothécaire de Comté qui a déjà une intelligente expérience, ait rallié les suffrages du jury de l'Association des bibliothécaires anglais pour l'attribution de son prix en 1956. Le choix du sujet révèle la préoccupation des bibliothécaires d'outre-Manche de ramener à son juste rôle la technique dans les bibliothèques et de redonner à la connaissance profonde des livres toute l'importance qu'elle n'aurait jamais dû perdre. L'auteur qui connaît fort bien les œuvres de ses maîtres les plus éminents et les cite abondamment (avec référence à leurs ouvrages), sait montrer l'évolution des idées qui a provoqué la réaction actuelle contre les tendances anglo-saxonnes du début du siècle, et regrette que l'on n'ait pas encore mieux organisé une division du travail qui permettrait l'emploi des moyens techniques les plus modernes et libérerait en même temps les « bibliothécaires », au sens le plus noble du terme, de besognes qui ne leur incombent pas.

Aline PUGET.

III. DOCUMENTATION ET BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALES

579. — Bibliographie der versteckten Bibliographien aus deutschsprachigen Büchern und Zeitschriften der Jahre 1930-1953. Bearb. von der Deutschen Bücherei. — Leipzig, Verlag für Buch- und Bibliothekswesen, 1956. — 27,5 cm, 371 p.

Il n'y a pas encore fort longtemps, les auteurs d'ouvrages savants, ainsi que les maîtres de l'Université, ne livraient pas volontiers les références aux textes qu'ils avaient consultés

pour édifier leurs travaux ou appuyer leur enseignement. Une exception toutefois concerne les docteurs ès-lettres ou sciences qui, selon une vieille tradition en France, ont toujours présenté dans leurs thèses, leurs sources manuscrites et imprimées.

Cette réserve, dont on ne s'explique d'ailleurs pas exactement les motifs, s'est trouvée soudainement battue en brèche, et son abandon coïncide avec l'adoption de la nouvelle organisation du travail scientifique instaurée vers la fin du XIX^e siècle, d'abord en Allemagne, ensuite dans les autres pays, et qui repose sur la collaboration dans la recherche, puis dans la publication des résultats.

Les grands travaux collectifs de synthèse qui se sont multipliés partout, surtout après la première guerre, marquent une modification totale des idées jusqu'alors admises, en matière de bibliographie rétrospective par sciences. Loin de tenir pour secrètes et confidentielles les références à leurs lectures, les auteurs ont désormais à cœur de les « divulguer ». Dès lors, aucun traité ou manuel, de l'ordre secondaire au supérieur, aucune monographie sérieuse, à l'exclusion de certains ouvrages de vulgarisation (quoique de petites collections comme A. Colin ou Que sais-je? donnent presque toujours une « Bibliographie sommaire »), qui ne présente en fin de volume ou chapitre après chapitre, un choix de travaux antérieurs sur le sujet considéré.

Certes, cette nouvelle « espèce » de bibliographie n'est, dans le meilleur des cas, ni complète, ni systématiquement élaborée; mais, compte tenu de la qualité de ceux qui l'ont sélectionnée, elle représente, plus ou moins partiellement, ce qui vaut d'être encore consulté. Par ailleurs, chaque référence signalée pouvant elle-même renvoyer à des textes plus anciens, elle permet en remontant de source en source, d'atteindre au cœur des questions. Si l'on songe, par exemple, aux références qui suivent chaque section de chaque volume du nouveau *Handbuch der Physik*, en cours depuis 1955, on peut prévoir que leur regroupement, une fois parus les 56 volumes de l'ouvrage, constituera une bibliographie rétrospective sélectionnée de premier ordre de l'ensemble des sciences physiques. Et l'on peut en dire autant de tous les grands ouvrages collectifs qui, dans chaque domaine, font autorité aujourd'hui.

La nouvelle formule a sonné le glas de la traditionnelle bibliographie par grande discipline, florissante pendant plus de quatre siècles et qui a laissé derrière elle quelques milliers de répertoires (voir la *World bibliography*, de T. Besterman), souvent ouverts à toutes les branches d'une science mère où s'étendant sur de très longues périodes¹.

De nos jours, la méthode naturelle, au moment de se renseigner sur l'état d'une question, est donc de s'interroger tout d'abord sur ses éventuels spécialistes et, s'ils ont écrit, de consulter leurs travaux afin d'y découvrir le fil conducteur qui mène à leur origine.

1. La bibliographie par spécialité n'est pas pour autant complètement abandonnée; bon an, mal an, quelque trois cents répertoires voient le jour en Europe et en Amérique, mais il est à remarquer qu'ils se limitent toujours davantage dans l'espace et dans le temps (sujets de moins en moins larges, périodes de plus en plus courtes). A titre d'exemple, citons parmi les derniers en date : les bibliographies des araignées (P. Bonnet, Toulouse, 1945), de la langue latine (J. Cousin, Paris, 1951), du jazz (A. P. Merriam, Philadelphia, 1954), de l'audition (Cambr. Mass., 1955), des termites (T. Snyder, Washington, 1956), de la philosophie de 1934 à 1945 (De Brie, Louvain, 1951), des études classiques en Espagne de 1939 à 1955 (Madrid, 1956), etc...

Mais comment dépister les milliers de listes choisies et parfois très complètes, perdues au fond des livres et des périodiques, ignorées pour la plupart, ou oubliées après quelques semaines ou quelques jours d'une actualité éphémère et sans profit pour personne? Leur éparpillement dans un nombre incalculable d'ouvrages défie toute tentative de recherche par tâtonnement.

La bibliographie des sources « cachées » offre la solution à ce problème de notre temps. L'Allemagne nous en présente l'un des premiers modèles sous la forme d'un volume recouvrant une vingtaine d'années, 1930-1953, et classé par vedettes-matière, ce qui souligne bien son intention d'aider à la recherche. L'Italie avait déjà innové dans cette voie. Le périodique *Amor di libro* relève régulièrement les bibliographies éparses dans les travaux italiens, mais il reste à les regrouper en volume rétrospectif à classement plus utile que l'alphabétique par auteurs¹.

La *Bibliographie der versteckten Bibliographien* se réserve le domaine allemand. Que de trouvailles dans ce répertoire! Certes, aucun germaniste n'ignore les bibliographies de Goethe, ne serait-ce que le classique Goedeke, mais est-il sûr qu'il ait connaissance de trente-six études parues en allemand, de 1930 à 1953, sur l'écrivain, et donnant chacune leurs références centrées sur l'un de ses aspects? Goethe musicien, Goethe naturaliste, Goethe bibliothécaire, etc.

Il va sans dire que pour atteindre à son but, une bibliographie des sources « cachées » doit être élaborée selon une méthode très stricte. Il ne saurait ici être question de sélectionner livres et périodiques soumis à l'examen sans courir le risque de laisser filtrer ce qui est le plus original, le plus inattendu ou le meilleur. La bibliothèque centralisatrice de la production imprimée d'un pays est normalement désignée pour mener à bien le travail de détection qui ne peut se faire qu'automatiquement à l'entrée des documents, ou dès leur réception dans les divers départements ou services.

Notons que plusieurs grandes bibliothèques en France entretiennent depuis longtemps des fichiers de bibliographies cachées pour leur bureau d'information, mais rien jusqu'ici ne laisse prévoir une impression en volume.

C'est d'ailleurs sur la base d'un catalogue sur fiches qu'a été amorcée l'entreprise de la « Deutsche Bücherei » de Leipzig. A l'origine, ce fichier ne servait qu'aux renseignements sur place. Ceci explique, dans l'ouvrage qui nous occupe, quelques lacunes, surtout pour les années 1930-1945, où le système d'enregistrement n'était sans doute pas tout à fait au point. L'œuvre s'est par la suite étendue et perfectionnée. Elle rassemble treize mille titres. Sa publication sera poursuivie annuellement sous forme d'une bibliographie des bibliographies allemandes où naturellement figureront aussi tous autres répertoires non dissimulés. On connaît la maîtrise de la « Deutsche Bücherei » en matière de bibliographie et l'on peut être assuré qu'elle saura réaliser au mieux son projet. Déjà, sa bibliographie nationale hebdomadaire (comme d'ailleurs celle de Francfort), la *Deutsche national bibliographie*, prend soin d'indiquer les références annexées à chaque livre.

Son exemple suivi ailleurs conduirait vers d'innombrables découvertes qui pourraient être autant de surprises pour les chercheurs.

Louise-Noëlle MALCLÈS.

1. Comme exemple antérieur, citons : *Classified list of published bibliographies in physics, 1910-1922*, par K. K. Darrow, 1924.

580. — MEADE (Joaquin). — Hemerografía Potosia. Historia del periodismo en San Luis Potosi. 1828-1956. — San Luis Potosi, Letras potosinas, 1956. — 23 cm., 201 p.

San Luis Potosi — ne confondons pas avec le fabuleux Potosi de Bolivie, et ses mines d'argent — est situé à quelque trois cents kilomètres à vol d'oiseau, au nord-ouest de Mexico, position centrale qui lui a assuré, depuis la conquête espagnole, une importance de premier ordre du point de vue culturel, aussi bien que politique. Cette importance se manifeste par l'installation de la première imprimerie que l'on ait vu fonctionner en nouvelle Espagne, en 1539, une quinzaine d'années après la conquête de Fernand Cortès. C'est dire l'intérêt de l'ouvrage de Joaquin Meade, extrait d'un Dictionnaire historique, géographique et statistique de l'État de San Luis Potosi, qui nous retrace par des jalons chronologiques le développement politique et intellectuel du pays, reflété dans la presse. Dès 1541, paraissait un « Journal de l'époque » qui rendait compte au courant de l'actualité, des événements notables, par exemple un tremblement de terre au Guatemala. L'imprimeur était Juan Pablos. Des feuilles volantes, sans périodicité régulière, communiquaient au public différents tracts, et les cédulas royales. On cite aussi le Journal de Gregorio Martinez de Guijo, le Journal des événements notables d'Antonio de Robles, qui se poursuit jusqu'en 1705. Sigüenza y Gongora publie le *Mercurio volante*, depuis 1693.

Le premier journal, dans le sens strict du terme, qui parut en nouvelle Espagne, est la *Gazette de Mexico*, publiée par D. Juan Maria Gastorena Ursua y Goyeneche, en 1722. Depuis lors, les presses ne chôment guère, à San Luis Potosi moins qu'ailleurs. Si les diverses tendances de la politique s'y manifestent abondamment, on notera la part considérable faite, dans toutes ces publications, à l'activité littéraire qui semble avoir été l'une des préoccupations des publicistes. L'un des journaux de plus grande diffusion est le *Telégrafo potosinense* (1829-1830). Citons encore la *Luz* (1849), la *Razón* (1857), le *Garibaldi* (1861), la *Restauración* impérialiste, à l'époque de Juárez, la *Libertad* (1886), et le *Journal officiel* qui paraît depuis 1912. Un des derniers venus est *El Sol* de San Luis (1952). On ne saurait écrire l'histoire des événements politiques du Mexique, au cours du XIX^e siècle, sans consulter ces collections dont Joaquin Meade extrait quelques images assez pittoresques, qu'il s'agisse de la réélection de Porfirio Diaz, en 1888, du mouvement du Parti libéral en 1901, de la révolution de Madero, en 1910, ou de la prise de pouvoir de Carranza, en 1914. Dans l'ordre de la technique typographique, l'attention se fixe sur la *Sombra de Zaragoza*, qui paraît en 1873, et la *Ilustración potosina*. En bref, ce catalogue précieux nous rend compte de non moins de sept cent vingt publications, imprimées pour la majeure partie dans la capitale de l'État de Potosi, mais aussi dans dix-sept villes de province. Et, bien entendu, il est question non seulement de la presse quotidienne ou diversement périodique, mais aussi de recueils techniques, comme la *Revue de l'hôpital central*, les revues religieuses ou sportives. La presse taoumarchique, il va de soi, joue ici un rôle non négligeable. Nous ne saurions omettre la *Bohemia*, revue littéraire mensuelle fondée en 1939 par Roberto Monsivais, qui s'est transformée en *Letras potosinas*, sous la direction de Luis Chessal, en 1947. Anatole France assurait que rien n'était plus instructif qu'un catalogue de libraire. Un catalogue historique de la presse journalistique dans un centre culturel, comme on dit aujourd'hui, n'est pas moins chargé de suggestions. On saura gré à Joaquin Meade d'avoir ressuscité sous nos yeux cette matière vivante et encore palpitante après les années écoulées : éphémérides non sans lendemain.

Jean BABELON.

IV. DOCUMENTATION
ET BIBLIOGRAPHIE SPÉCIALISÉES

SCIENCES HUMAINES

581. — Archiv für Begriffsgeschichte. Bausteine zu einem historischen Wörterbuch der Philosophie. Hrsg. von Erich Rothacker. Bd I, Bd II Teil I. — Bonn, H. Bouvier, 1955. — 26 cm.

Il s'agit là de matériaux rassemblés en vue de la constitution d'un vocabulaire philosophique d'un type nouveau. Le dictionnaire projeté se propose en effet de donner une image fidèle de l'histoire de la terminologie, et par là-même des problèmes, dans le domaine fort vaste de la philosophie en général et, pour reprendre un terme allemand quasi-intraduisible, de la *Weltanschauung*. A cet égard il comblera, quand il verra le jour, une lacune laissée béante par les ouvrages classiques, tant en Allemagne que dans les autres pays. L'ampleur de cette entreprise patronnée par l'Académie de Mayence rend impossible, comme on le conçoit aisément, la publication à brève échéance du dictionnaire sous sa forme définitive. Aussi le comité organisateur dirigé par Erich Rothacker a-t-il décidé de publier au fur et à mesure qu'ils seraient disponibles et sans respecter l'ordre alphabétique, les « matériaux » destinés au futur dictionnaire. Le tome I contient ainsi des articles parfois très amples, consacrés à divers emplois de Ἀρχή, Auslösung, Geschmack, Verstehen, Sprache tandis que la première partie du tome II est occupée par une étude de la notion de Kosmos. Le tome I s'achève par un index qui en facilite la consultation. Les organisateurs espèrent pouvoir publier à bref délai d'autres volumes.

Roger MARTIN.

582. — ARNOLD (Roland). — Bibliographie der Veröffentlichungen von S. B. Liljegen... — Uppsala, A.-B. Lundequistska Bokhandeln; Copenhagen, E. Munksgaard; Cambridge (Mass.), Harvard University press, 1956. — 25 cm, xxviii-63 p., portr. (Essays and studies on English language and literature... XVI).

Nous devons au grand angliciste scandinave Liljegen, ancien vice-président de la Commission internationale d'histoire littéraire moderne, fondateur et éditeur de *Essays and studies on English language and literature*, de *Studies in American language and literature*, de *Irish studies*, un certain nombre d'ouvrages, de nombreux articles et comptes rendus dispersés à travers 32 revues spécialisées d'Europe et d'Outre-Atlantique, sans parler d'une importante contribution à l'*Encyclopédie suédoise*. C'est dire le service que cette bibliographie rendra aux spécialistes de la littérature anglaise et de la littérature comparée. Ouvrages et articles sont classés séparément, et dans l'ordre chronologique de leur publication. En tête de cette bibliographie, on a rassemblé une notice de F. Schubel sur Liljegen et deux articles de ce dernier où il témoigne d'une ardeur polémique digne des travaux de critique shakespearienne du regretté Abel Lefranc. Doit-on conclure de ces deux illustres exemples que l'étude de la langue et de la littérature anglo-saxonne développe l'esprit de combativité?

Marthe CHAUMIÉ.

583. — BLANK (Jacob). — *Bibliography of American Literature*, compiled by Jacob Blank for the « Bibliographical Society of America ». — Vol. I « Henry Adams to Donn Byrne ». — New Haven, Yale University press, 1955. — 25 cm, XLIX-474 p., ill.

Il existe de nombreux instruments bibliographiques se rapportant à l'histoire littéraire des États-Unis. Le volume III de *Literary history of the United States* (xxii-817 p.), publié à New York en 1948, sous la direction de M. M. Spiller, Thorp, Johnson et Canby, en est un des plus importants. Les grandes bibliothèques américaines publient aussi de nombreuses bibliographies spéciales, comme celles d'Allen Tate, *Sixty American poets, 1896-1944... with a bibliography of their writings*. — Washington, 1945; de Daniel C. Haskell, *A List of American dramas in the New York Public Library*. — New York, 1916; d'Oscar Wegelin, *Early American fiction, 1774-1830...* — New York, 1929; de William Matthews, *American diaries, an annotated bibliography...* — Berkeley, University of California, 1945, etc...

L'ouvrage réalisé sous la direction de Jacob Blank et dont il n'est paru encore que le premier volume, présente un caractère assez différent. Il comprendra huit à dix volumes; on ne pouvait cependant y inclure une bibliographie de toute la littérature américaine, celle-ci comptant déjà un nombre considérable de publications, d'intérêt d'ailleurs fort inégal. Il s'agit donc d'un choix bibliographique, ne remontant pas au-delà de l'année 1775 et ne concernant que les auteurs qui ont paru caractéristiques d'une époque.

Pour les choisir, on ne s'est pas basé sur leur succès actuel. Comme l'écrit dans sa préface M. Blank, on a voulu compléter les ouvrages de Charles Evans, *American bibliography...* — Chicago, 1903-1910, 6 vol. — qui ne dépasse guère l'année 1820, et de Joseph Sabin dont l'ampleur est bien indiquée par le titre *A Dictionary of books relating to America, from its discovery to the present time*. — New York, 1868-1892, 29 vol.

Les volumes de la *Bibliography of American literature* ne représenteront d'ailleurs que des extraits d'un ouvrage manuscrit beaucoup plus étendu qui sera mis à la disposition des chercheurs lorsque tous les volumes de la *Bibliography* auront été publiés. Cette vaste documentation est le résultat de plusieurs années de recherches effectuées par une équipe de bibliothécaires, au cours desquelles ceux-ci ont découvert parfois des livres complètement oubliés.

On trouvera dans cette bibliographie une description très précise des premières éditions des œuvres des auteurs choisis, classées dans l'ordre chronologique. Les rééditions sont mentionnées lorsqu'elles sont nettement différentes des premières éditions. N'ont été retenus que les auteurs morts avant la fin de 1930. Récits de voyages, ouvrages scientifiques et recueils de textes ou de discours n'y figurent que s'ils présentent un réel intérêt littéraire. Sont exclus les périodiques, les rééditions qui ne sont que de simples réimpressions, et les traductions.

Parmi les 41 auteurs mentionnés dans ce premier volume, un petit nombre seulement sont connus du public français. C'est le cas d'Henry Adams (1838-1918), en raison de ses deux ouvrages les plus importants : *Mont Saint-Michel and Chartres* (1905-1913) et *The Education of Henry Adams*. La *Bibliography* de M. Blank apporte d'intéressantes précisions à leur sujet ainsi que sur sa correspondance publiée après sa mort. Si Amos B. Alcott n'est guère connu en France, sa fille Louisa (1832-1888) l'est bien davantage.

Son roman *Little women* inspira en effet à P. S. Stahl *Les Quatre filles du docteur Marsch*, un autre de ses romans fut traduit et intitulé *Sous les lilas*.

George Bancroft (1800-1891) fait l'objet d'une notice importante consacrée surtout à sa monumentale *History of the United States*. Le poète Joel Barlow (1754-1812) qui, comme Thomas Paine, devint jacobin, écrivit en 1787 *Vision of Columbus*, épopée pseudo-classique qui est décrite minutieusement dans la *Bibliography of American Literature*, de même que son poème héroï-comique, *The Hasty Pudding* (1796).

Un chapitre fort intéressant est consacré ensuite au poète Park Benjamin (1809-1864). Les éditions de ses poèmes y sont classées méthodiquement; on y a joint une description et des reproductions des reliures luxueuses dont certaines firent l'objet. L'œuvre d'Ambrose Bierce (1842-1914) est très variée : articles ne manquant pas de verve, publiés à Londres dans le journal comique *Fun* et réunis en 1872 sous le titre de *The Fiend's delight*; *The Dance of death*, publié à San-Francisco après un long séjour dans cette ville; contes inspirés par ses souvenirs de la guerre de Sécession : *Tales of soldiers and civilians* (1891) et *Can such things be?* Cet auteur a suscité toute une bibliographie que l'on trouvera dans la *Bibliography of American literature*.

Robert Montgomery Bird (1806-1854), poète et romancier, est surtout connu comme l'auteur de *Calavar* (1834) et d'*A Nick of the woods* (1837). Un grand nombre de ses poèmes ont été publiés dans *The Poets of America*, édités par John Keese. Une reliure magnifique de cet ouvrage est minutieusement décrite et reproduite dans la *Bibliographie* de M. Blank. George Boker (1823-1890), écrivain très fécond, se révéla un des meilleurs poètes américains. La *Bibliography of American literature* ne consacre pas moins de 53 pages à William Cullen Bryant (1794-1878). On y a classé en trois sections ses nombreuses publications. La première concerne ses livres les plus importants et ceux contenant des documents publiés pour la première fois. On signalera : *The Embargo* (1808), *Poems* (1821), *The White-footed deer and other poems*, enfin *Letters of a traveler*, dont une première série fut publiée en 1850 et une seconde en 1859. Une deuxième section mentionne les recueils de poèmes de Bryant qui sont des réimpressions et une troisième des textes réimprimés d'après ses premiers livres.

Le premier volume de la *Bibliography of American literature* s'occupe ensuite d'écrivains à peu près inconnus en France, comme Henry C. Bunner et Robert J. Burdette. Ce n'est pas le cas de Frances H. Burnett, plusieurs de ses romans ayant été traduits en français sous ces titres : *Entre deux présidences* (1886), *Le Petit lord* (*Little Lord Fauntleroy*) — devenu aussi une comédie en trois actes jouée à Paris en 1895 —, *Princesse Sarah* (1891), *Une nièce d'Amérique* (1883). Souhaitons que nous puissions disposer bientôt du second volume de cette *Bibliography* qui sera si utile à tous ceux qui s'intéressent à la littérature américaine.

Albert KREBS.

584. — L'Information géographique ... présente la Géographie française au milieu du xx^e siècle... — Paris, Baillière et fils, 1957. — 22 cm, 335 p.

A l'occasion du 18^e Congrès géographique international de Rio de Janeiro, l'*Information géographique* présente ici un bilan de l'activité des géographes français pendant les vingt dernières années. Quarante ans plus tôt, Emmanuel de Martonne au Congrès de San

Francisco en 1915, avait, dans un rapport, montré tout ce que la géographie devait à l'École française. La publication qui nous occupe aujourd'hui est destinée à établir le bilan des réalisations de cette même école et en souligner l'originalité.

Depuis le congrès de San Francisco, de nouvelles tendances ont vu le jour parmi les disciples qui, tout en continuant à s'appuyer sur les travaux de leurs illustres maîtres, n'ont pu négliger l'apport de sciences voisines et en plein essor : psychologie, sciences sociales et économiques. Et c'est une confrontation des conceptions actuelles avec celles de leurs anciens que nous offrent les géographes qui ont participé à la rédaction de ce volume.

Nous retrouvons en tête de chaque chapitre les noms les plus notoires de la science géographique moderne. Chacun fait le point des travaux réalisés dans sa spécialité, les discutant, les analysant et dégagant les tendances les plus neuves et les plus originales.

L'intérêt d'une telle entreprise ne peut échapper à personne, mais il est bon de souligner ici combien une mise au point de ce genre est préférable à bien des travaux plus précis dans leurs références, œuvres de bibliographes soucieux de perfection matérielle, mais où l'on cherche en vain une pensée, un jugement personnel.

Andrée LHÉRITIER.

585. — JONAS (Klaus W.). — Fifty years of Thomas Mann studies. A bibliography of criticism. — Minneapolis, University of Minnesota Press, 1955. — 23,5 cm, XXII-217 p.

La littérature sur Thomas Mann est très riche. Jusqu'à présent il n'existait aucune bibliographie pour guider les chercheurs et étudiants. Aussi trouve-t-on plusieurs thèses sur des sujets analogues : Mann et la musique, Mann et Nietzsche, les *leitmotivs* de Mann, etc...

L'ouvrage de M. Jonas est une bibliographie critique des livres et articles sur Thomas Mann. On y trouve aussi deux catégories de publications de Mann lui-même : les autocritiques et les autobiographies. Il y a également une liste de ses publications importantes en allemand et en anglais.

M. Jonas avertit que son travail ne peut être exhaustif. Il comprend déjà 3.010 numéros. Cette bibliographie a été faite aux États-Unis mais avec l'aide de nombreux correspondants et porte sur 17 langues.

Marguerite DREVET.

586. — MILLER (E. MORRIS). — Australian literature. A bibliography to 1938 extended to 1950. Edited with an historical outline and descriptive commentaries by Frederic T. Macartney. — Sydney, London, Angus and Robertson, 1956. — 25,5 cm, x-503 p.

La première édition avait paru en 1940. M. Macartney ne s'est pas contenté de mettre à jour le travail de M. Morris Miller, mais il en a, d'accord avec lui, transformé le plan primitif : il y a joint un rapide tableau chronologique de la littérature australienne et l'a augmenté de copieuses notices consacrées aux écrivains les plus marquants.

M. Miller avait adopté un classement par genre et les auteurs apparaissaient dans chacun des chapitres dans l'ordre chronologique de la première de leurs œuvres appartenant à un genre déterminé. Une telle présentation avait l'inconvénient de disperser les œuvres d'un même auteur appartenant à des genres différents. M. Macartney se félicite d'y avoir remédié et rendu inutile l'index par noms d'auteurs en adoptant une présentation

dans l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Il semble, à l'usage, que l'absence d'un index par titres, voire d'un tableau chronologique plus détaillé que celui que M. Macartney, nous donne dans son introduction présente également des inconvénients. A vrai dire M. Macartney a modifié non seulement la forme mais l'esprit du travail de M. Miller. Cette bibliographie de la littérature australienne est devenue un dictionnaire bibliographique de la littérature australienne. Il rendra certes de très grands services, mais il s'adresse à un public à la fois plus large et moins cultivé. Nous n'en voulons pour preuve que les résumés détaillés consacrés à des œuvres d'importance parfois secondaire et qui ne figuraient pas dans la première édition. Le critique du *Times literary supplement* a tort à notre sens d'en faire grief à M. Macartney. Le public auquel est destinée cette seconde édition lui en sera au contraire très reconnaissant.

Marthe CHAUMIÉ.

587. — Neuausgaben von Werken Goethes und Schriften über Goethe. 1945-1955. Wiedergabe der Titel aus dem *Deutschen Bücherverzeichnis* und aus dem *Jahresverzeichnis des deutschen Schrifttums*. — Leipzig, Deutsche Bücherei (1957). — 28 cm, 48 p., 6 pl.

Cet élégant « Vœux de nouvel an » offert par la « Deutsche Bücherei » de Leipzig sous forme de bibliographie des œuvres de Goethe et sur Goethe, intéresse les spécialistes et le public cultivé. Le grand poète allemand a fait l'objet de nombreuses éditions nouvelles pendant ces dix dernières années (en dehors de l'Allemagne, en Suisse, Hollande, Italie, France, Amérique, Danemark, Norvège, Hongrie, etc.). On remarque même une édition sténographiée et en espéranto ! Sur 73 éditions de Faust, 8 sont publiées en France, 2 en Italie et en Amérique, une en Norvège, au Danemark, etc. Je relève d'autre part, au hasard : 38 éditions de « Hermann und Dorothee », 30 d'Iphigénie, 22 du Goetz, 19 d'Egmont. Il est utile de signaler aux spécialistes que le n° 138 du catalogue mentionne la première édition parue jusqu'à ce jour des chansons populaires recueillies par Goethe en Alsace, accompagnées de leurs mélodies ainsi que des variantes musicales rencontrées en Lorraine. Dans la deuxième partie du fascicule, on trouvera, entre autres, la liste des catalogues imprimés à l'occasion des expositions importantes organisées en Allemagne et à Paris en l'honneur de Goethe. La partie, souvent touffue, concernant : Goethe et ... classée par vedettes matières, se consulte ici très aisément. Ce fascicule rendra des services au bibliothécaire français qui trouvera bien groupées des indications dispersées dans les grandes publications de la « Deutsche Bücherei ».

Jenny DELSAUX.

588. — TOUSSAINT (Auguste). — Bibliography of Mauritius (1502-1954), covering the printed record, manuscripts, archivalia and cartographic material. — Port Louis, printed by Esclapon, 1956. — 23 cm, XX-884 p.

L'auteur de cet ouvrage tout à fait remarquable est archiviste en chef de l'île Maurice. Le but de son répertoire est de relever dans un cadre systématique tous les documents imprimés ou manuscrits ainsi que les cartes concernant l'île Maurice et ses dépendances. Comme on le voit, l'ambition était vaste ; il en résulte un gros volume qui rendra les plus grands services aux historiens de l'île Maurice et, d'une façon plus large, à tous les cher-

cheurs qui s'intéressent à l'histoire de la colonisation française ou anglaise ainsi qu'à l'expansion de la langue et de la culture françaises. L'île Maurice, colonisée par les Hollandais en 1638, a été sous le nom d'Île de France colonie française de 1715 à 1810; les descendants des colons français ont maintenu dans l'île l'usage de la langue française qui est, à côté de l'anglais, langue officielle. Le nombre des publications françaises mentionnées par M. Toussaint témoigne de la vivacité de la culture française dans cette île lointaine.

La bibliographie comprend six parties : A. Livres et publications privées publiés dans l'île (1768-1954). — B. Périodiques publiés dans l'île (1773-1954). — C. Publications officielles et semi-officielles (1810-1954). — D. Ouvrages concernant Maurice publiés en dehors de l'île (1610-1954). — E. Manuscrits et pièces d'archives (1598-1954). — F. Cartes et plans. — G. Les trois divisions A, B, C, constituent donc une bibliographie nationale rétrospective. Les livres (division A, 2.056 numéros) sont classés dans l'ordre chronologique des années de publication. Les périodiques (division B, 606 numéros) sont classés à la date de création du périodique. Les publications officielles (division C, 2.125 numéros) sont, elles, au contraire, classées par collectivités-auteurs ou rubriques de forme.

La division D constitue une bibliographie spécialisée sur l'île Maurice par ordre alphabétique d'auteurs ou d'anonymes (uniquement livres, 1.631 numéros, à l'exclusion des articles de périodiques). Elle constitue un état sommaire des archives mauriciennes (archives de l'île et des grands services administratifs, archives municipales, archives ecclésiastiques — catholiques et anglicanes — archives notariales, etc.). En plus des archives locales, cette division comprend de nombreuses références de pièces concernant Maurice dans des archives étrangères classées par pays. En ce qui concerne la France, signalons de nombreuses références à des pièces des Archives nationales, de la Bibliothèque nationale et des grandes bibliothèques françaises, des archives de la France d'outre-mer, de la marine, des affaires étrangères, de la guerre, etc. Des dépouillements ont été faits également aux Archives du gouvernement général de Madagascar ainsi qu'aux archives départementales, communales et notariales de la Réunion, île voisine de Maurice et unie à elle par de multiples liens historiques, humains et commerciaux.

La dernière partie répertorie 1.295 cartes et plans. Un index général rend facile la consultation de cet ouvrage qui fait honneur à son auteur.

Roger PIERROT.

SCIENCES SOCIALES

589. — CRISAN (Ion), BARBOSA (Oct.) et BAICULESCU (Georges). — Marx si Engels in limba româna : 1871-1944. [Bucharest], Edit. Acad. Rep. Populare Romîne, 1956. — 21 cm, 57 p. (paginé seulement 7 à 60), 8 pl. h. t. (fac-sim.). (Biblioteca Acad. Rep. Pop. Romîne, Seria de bibliografii retrospective, 1.)

L'équipe groupée autour de la Bibliothèque de l'Académie Roumaine qui nous avait donné les excellentes « Études et recherches de bibliologie »¹ nous présente cette fois-ci un travail de proportions plus modestes mais qui ne manquera pas d'intéresser les his-

1. Pour compte rendu voir : *B. Bibl. France*, 1^{re} année, n° 1, janv. 1956, pp. 71-72.

toriens de l'avenir puisqu'il porte sur l'état du marxisme en Roumanie au moment de la prise du pouvoir par le régime actuel. Il s'agit plus exactement d'une bibliographie analytique des traductions et adaptations en langue roumaine des œuvres et articles de Marx et d'Engels d'une part et des études, commentaires, notices biographiques, etc... d'autre part, l'ensemble étant destiné — de l'aveu même des auteurs (p. 7 de l'introduction) — « à nous donner... une image de la pénétration du marxisme dans le mouvement ouvrier ». Image pathétique faut-il dire, puisqu'un examen attentif ne nous a permis de déceler dans un ensemble qui porte sur presque trois quarts de siècle (1871-1944) que deux publications de plus de 100 pages; l'une ayant pour auteur un adversaire du marxisme, l'autre un socialiste! Il en ressort entre autres que les rares traductions du « Capital » ne sont que de très modestes extraits. Nous avons, il est vrai, compté pas moins de 243 notices bibliographiques mais 25 seulement — donc 10 % — ont trait à des publications de plus de 10 pages; le reste est surtout représenté par des articles de journaux de moins d'une page. Devant ce travail de dépouillement minutieux, on ne peut qu'admirer la patience des auteurs; d'autant plus qu'ils ont pris soin de nous donner des analyses très poussées de chaque article et traduction (sans oublier, hélas, les polémiques d'usage). Remarquons pourtant qu'en admettant même le caractère exhaustif de leur travail — que nous n'avons pas eu les moyens de vérifier — on ne pourrait encore pas dire qu'il suffirait pour nous donner une image exacte de la diffusion du marxisme en Roumanie. Une bibliographie de la production marxiste dans les provinces de Transylvanie où la révolution communiste hongroise de 1949 avait laissé des traces certaines, serait aussi nécessaire. Enfin il y aurait lieu d'y ajouter une bibliographie de la production clandestine pour la période où toute publication marxiste était interdite en Roumanie. On peut présumer toutefois que ces multiples retouches ne modifieraient pas sensiblement le tableau d'ensemble qu'offre le présent travail, basé principalement, semble-t-il, sur le dépôt légal de l'Académie roumaine. Telle quelle, cette bibliographie permettra donc à l'historien de l'avenir soucieux d'objectivité, de rendre compte des particularités de l'évolution du communisme roumain d'après-guerre, si différente à bien des égards de celle d'autres démocraties populaires. A ce titre, il constitue une pièce maîtresse à verser à son dossier.

Alexandre LAMBRINO.

SCIENCES PURES ET APPLIQUÉES

590. — Abstracts of technical studies in art and archaeology 1943-1952. Compiled by Rutherford J. Gettens and Bertha M. Usilton. — Washington, 1955. — 23,5 cm, VIII-408 p. (Smithsonian institution. Publication 4176. Freer Gallery of art. Occasional papers. Vol. 2, n° 2.)

Cette bibliographie se propose de recenser les travaux consacrés aux applications de la science et de la technique au domaine de l'art et de l'archéologie. Deux idées ont guidé les directeurs de l'entreprise : en premier lieu, la science a développé nos connaissances sur les origines, la fabrication, l'âge des matériaux et l'authenticité des œuvres d'art. En second lieu, elle a apporté de nouvelles connaissances sur la bonne conservation des matériaux et des structures architecturales, ce qui a permis de perfectionner les méthodes pour conserver et préserver notre domaine culturel.

Les bibliographes ont eu une tâche difficile. Une partie des publications se trouvait dans des écrits consacrés à l'art et l'archéologie, mais le plus grand nombre était dispersé dans des revues purement techniques qui ne pénètrent jamais à l'intérieur d'un musée ou d'un centre d'études d'histoire de l'art. Fixer une limite à cette nouvelle branche de la science appliquée était malaisé. Les compilateurs ont dû faire un choix difficile parmi des écrits de technique pure qui peuvent cependant servir à résoudre les problèmes posés par l'examen et la conservation des œuvres d'art et des antiquités.

Cette entreprise est internationale; vingt-cinq collaborateurs anglais, américains, belges et japonais ont apporté leur contribution. Il n'a été fait appel à aucun spécialiste français, allemand, italien ou de langue espagnole. Le choix des écrits paraît s'en ressentir, surtout pour l'allemand. La période recensée, 1943-1952, commence à la fin de celle étudiée par *Technical studies in the field of the fine arts*, publié par le *Fog museum of art* de Cambridge, U. S. A., de 1932 à 1942. Elle s'arrête au 1^{er} janvier 1953. A cette date l'*International institute for the conservation of museum objects* a pris en charge la tâche de découvrir les écrits techniques sur l'art et de les signaler dans le journal *I. I. C. abstracts*.

Les notices, toutes signées, comprennent la description bibliographique suivie d'un commentaire de quelques lignes ou d'une page, selon l'importance du travail, mais aussi selon le collaborateur. Quand ce dernier est belge, le compte rendu est en français. 450 revues, environ, ont été dépouillées; 1.399 livres et articles sont groupés, selon un plan systématique, en quatre parties divisées elles-mêmes en sections. En tête les ouvrages généraux, puis une seconde partie intitulée Muséographie : ouvrages sur les institutions, problèmes posés par l'encadrement, le montage, les expositions, l'emmagasiner, l'éclairage, l'emballage, la protection contre les événements de guerre (partie volontairement abrégée en raison de l'existence d'autres bibliographies), protection contre le feu, identification des faux, etc... La troisième partie est consacrée aux matériaux et à la conservation des œuvres d'art : pierre, gemmes, céramique, verre, métal, bois, papier, textile, cuir, peaux, peinture, colle, etc... puis les problèmes de conservation des peintures, sculptures, meubles, bâtiments et monuments. En quatrième lieu sont groupés les ouvrages relatifs à l'examen technique des objets d'art et l'analyse des matériaux : analyse chimique, microscopique, radiographique sous toutes ses formes, etc... Outre la table méthodique, un index groupant en un ordre alphabétique unique auteurs et sujets permet de trouver rapidement un ouvrage donné.

Cette bibliographie a été faite dans le but de tenir au courant des progrès techniques les étudiants en art et archéologie, les conservateurs de musées et tous ceux qui ont la charge de conserver les objets du passé et les créations artistiques du présent. Le bibliothécaire pourra renseigner utilement le personnel des musées, les archéologues, les architectes, les historiens de l'art; il y trouvera, en outre, un grand nombre d'études sur des problèmes de conservation et de préservation qui appartiennent à son propre domaine. Dans la partie « Muséographie » sont recensés des ouvrages traitant des facteurs de destruction, poussières, humidité, pollutions atmosphériques, moisissures, insectes, etc... Dans la troisième partie, la section H consacrée aux « Papiers, papyrus, archives et livres » groupe des ouvrages sur le papier, les papeteries, les filigranes, les écritures, des manuels de réparation et conservation des livres, estampes, manuscrits, des ouvrages sur la pathologie du livre et sur sa thérapeutique, sur la lutte contre insectes et moisissures. La section I « Bois » traite également ce dernier problème. La section K est celle des « cuirs,

peaux et parchemins », d'autres sections traitent des colles, cires, dissolvants et détersifs.

Cette bibliographie est précieuse. Aucune des grandes bibliographies d'art et d'archéologie ne pousse aussi loin les recherches sur la technique, et les rares revues spécialisées n'ont pas les moyens d'action de cette entreprise. Elle a donc sa place non seulement dans toute bibliothèque spécialisée en art et archéologie, dans tout centre de recherches artistiques, mais aussi dans tous les grands musées et toutes les grandes bibliothèques.

Marie-Thérèse LAUREILHE.

591. — BRYGOO (P. R.). — La Documentation scientifique. Problèmes et perspectives. (Supplément au n° 1 (t. 55) de janvier 1957 du *Bulletin de l'Institut Pasteur*, 35 p.)

L'auteur, chef du secrétariat de la documentation scientifique de l'Institut Pasteur (France et Outre-Mer), exprime ici ses vues personnelles sur le développement de la documentation scientifique.

Dans la première partie il étudie la nature des besoins documentaires selon que l'utilisateur est un enseignant, un praticien ou un chercheur; il examine également les besoins particuliers d'une équipe de travail et ceux d'une collectivité scientifique de caractère institutionnel permanent. Dans tous les cas les besoins sont complexes et mouvants.

La seconde partie, la plus importante, est consacrée à la forme matérielle à donner à la documentation. Quatre types de formes documentaires sont distingués :

1) Listes de références bibliographiques, chronologiques, par périodique, excluant toute sélection et « permettant à chaque utilisateur de recevoir dans la semaine la liste des articles publiés dans tel ou tel journal de son choix ».

2) Listes de références « sélectionnées pour répondre aux besoins ordinaires ou spéciaux de chacun des utilisateurs actuels des bulletins du type du *Bulletin signalétique du Centre national de la recherche scientifique*, bulletins que M. Brygoo juge très imparfaits et dont il fait la critique. Ces listes seraient établies par des centres de documentation, suivant un schéma jugé parfaitement réalisable en théorie, en faisant appel aux machines électroniques du type des calculatrices digitales.

3) Analyses détaillées, critiques et didactiques classées méthodiquement selon des chiffres et des rubriques d'ensemble (M. Brygoo considère comme un non-sens l'usage des résumés d'auteur pour la confection d'une revue analytique).

4) Revues statistiques faisant la « mise au point d'une question et fondées sur deux ou trois ans de bibliographie ».

Avec la troisième partie est abordé le cas particulier de la France. L'intérêt d'une centralisation nationale des organismes documentaires ne fait aucun doute pour l'auteur. Mais cet organisme central avec comité consultatif et comité exécutif devrait recevoir un statut spécial « permettant d'y associer, selon la formule fédérative, tous les organismes existant déjà et qui accepteraient cette forme de centralisation ».

M. Brygoo insiste sur l'effort qui devrait porter, notamment, sur la réalisation de services généraux signalétiques. Il conviendrait de décentraliser « le travail de dépouillement des périodiques et d'analyse signalétique des articles pour pouvoir le répartir entre tous les organismes scientifiques et techniques de la Nation », le travail de triage et de ventilation étant réservé à l'organisme central qui aurait de plus « comme mission indirecte de coordonner et d'harmoniser le travail de sélection analytique, critique et de rédacteur des

revues synthétiques qui serait confié à des services spécialisés actuellement existants ou à créer dans chaque discipline ».

La dernière partie concerne les relations internationales. Après avoir retracé brièvement les grandes lignes des tentatives faites depuis dix ans pour établir avec efficacité une collaboration internationale, M. Brygoo estime que l'incohérence des institutions documentaires françaises dessert les intérêts généraux de notre pays. Il demande que soit soutenu dans le monde entier l'usage, à des fins scientifiques, de la langue et des publications scientifiques.

On retiendra principalement de l'exposé de M. Brygoo le projet de création d'un organisme central « de triage et de ventilation ». Théoriquement, la proposition est séduisante mais l'expérience assez limitée que l'on a jusqu'à ce jour des machines électroniques dans le domaine de la documentation ne permet pas de se prononcer, nous semble-t-il, avec autant d'optimisme que l'auteur. Quant à la condamnation des bulletins signalétiques généraux, elle nous paraît hâtive et leur suppression au moins prématurée. Quoi qu'il en soit, le témoignage de M. Brygoo conserve toute sa valeur et il serait souhaitable de connaître l'avis d'autres chercheurs scientifiques sur les formes matérielles à donner à la documentation.

Au passage, relevons quelques informations contestables sur le rôle des bibliothèques qui serait essentiellement de collecter et de conserver les sources originales d'informations, sur l'absence d'un inventaire des organismes de documentation scientifique (M. Brygoo ne peut cependant ignorer le répertoire publié par l'Unesco et la Direction des bibliothèques de France), enfin sur le rôle du Comité français de la documentation.

Paul POINDRON.

592. — CUNNINGHAM (E. R.). — Classification for medical literature, 4th ed. revised and enlarged. — Nashville, the Vanderbilt University Press, 1955. — 21,5 cm, 164 p.
 BARNARD (Cyril C.). — A Classification for medical and veterinary libraries, 2nd ed. — London, H. K. Lewis, 1955. — 24,5 cm, 279 p.

En 1955, Mrs Eileen R. Cunningham et M. Cyril C. Barnard ont fait paraître des éditions nouvelles de leur classification.

Mrs Cunningham indique très clairement dans la préface de cette nouvelle édition les changements qu'elle a apportés et qui intéressent la classe G (psychologie et psychiatrie), la section Tumeurs, la classe V (thérapeutique), ainsi que les développements qu'elle a créés pour la classification des questions relatives aux substances radio-actives. Elle a enfin développé un index dont tous les termes ont été soigneusement revus et qui est un excellent instrument de travail, facile et agréable à consulter.

Notre propos, aujourd'hui, est d'exposer d'une façon plus détaillée à nos lecteurs les principes de la classification de M. Barnard et les changements que celui-ci a apportés dans la deuxième édition de sa classification.

La première édition de la classification établie par M. Cyril C. Barnard, bibliothécaire de la « London School of Hygiene and Tropical medicine », a paru en 1936, et cette classification avait été adoptée, avant la publication de la deuxième édition, par 31 bibliothèques.

La deuxième édition, parue en 1955, comporte, par rapport à la première, des modifications très importantes :

I. *Classes principales.*

La révision générale qui a amené l'auteur de cette classification à faire de nombreux remaniements et de nombreuses créations, a porté le nombre des indices classificateurs à 3.000 par rapport à 1.500 dans la première édition.

La nouvelle édition porte en caractères *gras* les *indices classificateurs nouveaux*, les anciens figurant en caractères *maigres* sur la même ligne. Ex. : USS UXE — School age — Parent-Teacher Association : UXE étant l'ancien indice classificateur et USS, le nouveau. L'énumération des nouvelles grandes classes apparaît à la page 16 de la deuxième édition. Les indicatifs de F à U paraissent en caractères gras, les classes F à U ayant été remaniées.

Dans la préface, M. Barnard indique les changements fondamentaux qu'il a apportés; c'est ainsi que les maladies infectieuses classées à UD ont été intégrées à la classe H, etc... et les spirochetoses transportées de la classe K à la classe J, etc...

II. *Principes directeurs.*

Cette classification, à l'exception de la classe annexe II, concernant les subdivisions géographiques, n'utilise *que des lettres* :

la 1 ^{re} lettre indique la classe	la 3 ^e lettre indique la subdivision
la 2 ^e lettre indique la division	la 4 ^e lettre indique la section.

Le principe directeur est l'*utilisation simultanée* des classes principales et des classes annexes.

Ex. : FI • RP • AX

soit : F (specific diseases and the causes)

FI (tuberculosis)

• RP (classe annexe numéro 3 : Surgery)

• AX (classe annexe numéro 1 : Recent advances)

soit : (Recent advances in the chirurgical treatment of tuberculosis).

III. *Classes annexes.*

La deuxième édition comporte 11 classes annexes (auxiliary schedules). La première édition ne comportait qu'une classe annexe (local list) relative aux divisions géographiques, à laquelle M. Barnard avait adjoint des « Mnemonic features », c'est-à-dire qu'il ajoutait aux indices des classes principales, des lettres prises à d'autres classes principales, pour obtenir des subdivisions de formes. L'énumération des classes annexes de la deuxième édition apparaît à la page 152.

a) Classes annexes d'application générale (subdivision de classes principales).

Classe 1 : (pp. 153-154). Cette nouvelle classe (subdivision de formes) est applicable à toutes les autres classes : division, subdivision et section.

Ex. : •AD Congrès, conférences, symposiums.

Classe 2 : (pp. 157-164). Cette classe (subdivisions géographiques) où les notations sont *chiffrées* (ancienne).

Ex. : Belgique 382 est applicable à toutes les classes comme la classe annexe n° 1.

Classe 3 : (p. 170). Subdivisions applicables aux *maladies* ou aux *groupes de maladies*.

Ex. : • F — Etiologie.

• K — Transmission, etc...

Classe 4 : (p. 173). Subdivisions applicables aux *organes, systèmes et structures du corps humain*.

Ex. : • ET — Anomalies — Malformations; • S — Hygiène et soins.

b) Classes annexes d'application restrictive (subdivisions de classes annexes).

Classe 5 : (p. 175). Subdivisions applicables aux *processus pathologiques*.

Ex. : • PB — Blessures.

• PC — Brûlures.

• PF — Fractures.

• PM — Tumeurs malignes.

• PN — Tumeurs bénignes.

Classe 6 : (p. 178). Subdivisions applicables aux *tumeurs* (subdivision de • PM • PN de la classe 5).

Ex. : L — Myélome • PML

S — Sarcome • PMS.

Classe 7 : (pp. 180-181). Subdivisions applicables aux *traitements médicaux et chirurgicaux* (soit aux classes annexes n° 3 et 4 subdivision de • R de la classe 3 et 4).

Ex. : • R1 — Soins à domicile.

• RL — Transfusion sanguine.

Classe 8 : (p. 184). Subdivisions applicables aux *microorganismes* et aux parasites, soit aux classes principales : I • J • K • L • M • N • (divisions FG-FZ, soit à • J de la classe annexe 3 et • IM pour la classe annexe 4).

Ex. : • JO — Comportement du parasite.

• JP — Virulence.

Classe 9 : (p. 186) applicables aux *médicaments, poisons, etc...*

Ex. : • H — Pharmacie.

• RW — Posologie.

Classe 10 : (pp. 189-193) applicables aux *régions anatomiques*, soit : subdivision de • M — (table n° 3) et de • JM — (table n° 8).

Ex. : A — Tête, face et cou.

AV — Cou.

X — Œil.

(sans point initial)

XF — Iris.

Classe 11 : (pp. 197-205) applicables à la *thérapeutique* (remèdes, composés chimiques, etc...) subdivisions aux classes principales et à la classe 3 (lettre • G)

— 4 (lettre • G)

— 7 (lettres • RB et • RG)

— 8 (lettres • JR).

Ex. : • AM — Bismuth.

• BC — Calcium.

IV. *Exemples de l'utilisation des classes principales et des classes annexes.*

FX • JMSX Malarial parasites in the liver.

soit : FX — Malaria.

FX • J — Parasite in general.

• JM — (table 8) localisation of the parasite in the definitive host.

• SX — (table 10) liver.

V. *Index.*

Chaque classe annexe est suivie d'un index. Un index spécial est donné pour les parasites (pp. 227-236) et un index général apparaît aux pages 239-279.

La lecture de la deuxième édition de la classification Barnard cause d'abord une certaine irritation, en raison de la difficulté à saisir les lignes directrices de cette classification et à cause de la superposition des anciens indices classificateurs et des nouveaux, mais une lecture approfondie de la préface permet de se rendre compte rapidement de la très grande intelligence du sujet que possède M. Barnard.

La possibilité d'utiliser soit une ou plusieurs classes annexes et la rigueur des subdivisions de formes doit permettre à celui qui possède parfaitement cette classification de l'utiliser avec exactitude et facilité. C'est probablement pour ces raisons extrêmement valables que l'Organisation mondiale de la santé a décidé d'adopter cette classification.

La classification de M. Barnard a sur celle de Mrs Cunningham l'avantage d'utiliser des *subdivisions de formes*. C'est ainsi que les malformations congénitales sont toujours dotées du même *indice secondaire*, quel que soit l'organe ou le système, alors que dans la classification de Mrs Cunningham elles peuvent faire l'objet d'*indices classificateurs différents* suivant qu'elles affectent un organe ou une région du corps humain.

La classification de Mrs Cunningham, plus claire, plus accessible, permet un travail excellent, mais moins rigoureux que celle de M. Barnard. Par contre, il est évident que la classification de M. Barnard nécessite à la section classification d'une bibliothèque ou d'un centre de documentation un personnel *extrêmement averti*, non seulement des questions de classification, mais des questions médicales et scientifiques, et du constant développement de celles-ci. Il s'ensuit donc que c'est la crainte de commettre des erreurs dans l'utilisation de la classification de M. Barnard qui peut faire légitimement hésiter les bibliothécaires à adopter ce remarquable instrument de travail s'ils ne sont pas assurés d'avoir, de façon permanente, à leur disposition, le personnel très qualifié qui pourrait l'utiliser.

Eveline GARNIER.

593. — SARTON (George). — The Appreciation of ancient and medieval science during the Renaissance (1450-1600). — Philadelphia, University of Pennsylvania press, 1955. — 23 cm, XVIII-234 p.

Ce livre que nous donna Sarton avant sa mort est une précieuse source d'informations sur les premières éditions des grandes œuvres de l'Antiquité et du Moyen âge dans le domaine scientifique. Il eut pour origine quatre conférences prononcées par leur auteur à l'Université de Pennsylvania et à l'« American philosophical society in Philadelphia », dont le texte a été complété, amplifié et pourvu de références. Les sujets traités sont la médecine, les sciences de la nature, les mathématiques et l'astronomie.

Ainsi qu'il le dit dans sa préface, Sarton, s'intéressant plus aux idées qu'aux livres, veut éclairer le lecteur sur l'esprit de la Renaissance et essayer de répondre à la question : Comment les savants de la Renaissance comprirent-ils la science antique et médiévale et réagirent-ils devant elle? Aussi ne s'agit-il pas ici d'une simple nomenclature d'ouvrages; au sujet de chaque œuvre originale, Sarton indique les copies qui en ont été faites, puis éventuellement les traductions en grec, latin ou arabe, enfin les impressions exécutées au temps de la Renaissance. Il renseigne sur la valeur des unes et des autres, sur les commentaires qui les accompagnent; il trace sommairement les biographies de l'auteur qui a créé l'œuvre et des érudits qui l'ont fait connaître, il considère l'influence exercée par chacun d'eux. L'ouvrage se termine par des notes donnant des précisions sur certains passages du texte principal, par une courte bibliographie et par un index des noms propres.

Yvonne CHATELAIN.